
3 1761 08265066 4

LA NOUVELLE IDOLE

Pièce en trois actes, représentée pour la première fois à Paris, au théâtre Antoine, le 11 mars 1899.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR, PARIS

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

L'Envers d'une Sainte, pièce en trois actes.
Les Fossiles, pièce en quatre actes.
L'Invitée, comédie en trois actes.
L'Amour brode, pièce en trois actes.
La Figurante, comédie en trois actes.
La Nouvelle idole, pièce en trois actes.
Le repas du Lion, pièce en cinq actes.

ROMAN

L'Été des Fruits Secs, un volume.
Le Sauvetage du Grand-Duc, un volume.

Il a été tiré à part, de cet ouvrage, 10 exemplaires sur papier de Hollande.

FRANÇOIS DE CUREL

LA NOUVELLE IDOLE

PIÈCE EN TROIS ACTES

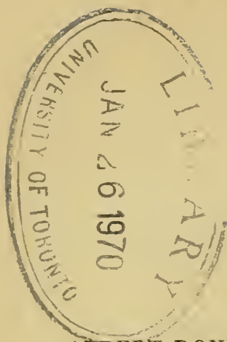
— DEUXIÈME ÉDITION —



PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

—

1899



PERSONNAGES

ALBERT DONNAT	MM. A. Antoine
MAURICE CORMIER.	Gémier
DENIS	Arquillière
BAPTISTE	Granjean
LOUISE DONNAT	Mmes S. Devoyod
ANTOINETTE MILAT	Bellanger
JEANNE LEJEUNE.	Yves Roland
EUGÉNIE	Barsange

La scène se passe à Paris, en 1895.

Pour la mise en scène exacte et détaillée, s'adresser à M. Paul Edmond, régisseur au théâtre Antoine.

LA NOUVELLE IDOLE

ACTE PREMIER

Chez Louise. Petit salon très élégant. Au fond, cheminée à gauche de laquelle se trouve la porte d'entrée, séparée de la cheminée par un paravent qui marque le coin préféré de la maîtresse du logis. Au premier plan, à gauche fenêtre ; à droite, porte conduisant aux appartements.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, JEANNE. *Louise, en peignoir et pas encore coiffée, écrit. Jeanne arrive du dehors en toilette du matin, très simple. — Ce sont deux femmes d'environ vingt-huit ans.*

LOUISE, *à l'entrée de Jeanne, se retourne, surprise, et ferme son buvard sur la lettre qu'elle écrivait.*

Tiens !... Déjà levée, Jeanne ?... (*L'embrassant.* Bonjour !... C'est pour chercher un compliment que tu viens de si bon matin ?

JEANNE

Un compliment ?

Jeanne - Paul

LOUISE

Eh bien!... et le discours de Paul, hier, à la Chambre?... Ah! il leur en a dit, des vérités, à nos chéquards!... Le jour du grand nettoyage, c'est ton mari qui tiendra le balai... (*Lui faisant la révérence.*) Madame la Présidente du Conseil!... Et puis, plus tard, qui sait?... Hein, si j'étais belle-sœur du...

JEANNE, *tristement.*

Vois-tu, Louise, ne pensons pas à ces splendeurs...

LOUISE

Quelle figure d'enterrement!... Vous arrive-t-il quelque chose?

JEANNE

A nous, rien; mais...

LOUISE

Je respire!... Dame, par le temps qui court!...

JEANNE

Tu as lu les journaux, puisque tu es si bien renseignée sur l'éloquence de Paul... Rien d'autre ne t'a frappée?

LOUISE

Je n'ai pas ouvert un journal... C'est Albert qui, tout à l'heure, avant de sortir, m'a mise au courant. Il était plein d'enthousiasme pour son beau-frère!

JEANNE

Il ne semblait pas préoccupé?

LOUISE

Très calme, comme à son ordinaire.

JEANNE

Il est à l'hôpital ?

LOUISE

Le matin, toujours.

JEANNE

Fais-le chercher... Vite !

LOUISE

Tu es folle !... S'il s'agit d'un malade...

JEANNE

Il s'agit de lui seul.

LOUISE

Tu demandais s'il avait l'air préoccupé ?...

JEANNE

Il a sujet de l'être, je t'assure... Tiens, ne perdons pas de temps.

LOUISE

Sonne, veux-tu ? pour qu'on attelle... Mais je perds la tête ! Il a pris la voiture !... J'y pense !... Si j'envoie, on ne le trouvera plus... Il m'a quittée annonçant qu'il reviendrait dans un instant pour recevoir quelqu'un.

JEANNE

Tu ne sais pas qui ?

LOUISE

Non. Qui crains-tu que ce soit ?

JEANNE

Personne !... On nous a formellement promis de n'envoyer personne encore.

LOUISE

Je t'en supplie!... Je ne sais rien, je ne comprends rien, tu me fais mourir à petit feu !

JEANNE

Ma pauvre chérie, tout s'arrangera... Dans ce monde, tout s'arrange!... Enfin, pour le moment, Albert est menacé d'une enquête... Ce matin, les journaux y font allusion sans le nommer, mais ce soir... demain, ce sera la grande nouvelle... Le scandale du jour!...

LOUISE

Que peut-on reprocher à un homme dont la science remplit toute la vie?... Sa clinique, ses internes, son cours à l'École de médecine, ses ouvrages, on ne peut pas le tirer de là...

JEANNE

Ah! science maudite!... C'est justement elle qui le perd... On l'accuse d'avoir fait servir ses malades à des expériences...

LOUISE

Et parce qu'un journal dit cela, tu admets, sans l'ombre d'un doute, que ton beau-frère est un criminel!... Albert est un des premiers savants de son époque, la plus pure gloire de la France! Quand nous voulons jeter des noms à la face de l'étranger, on cite Pasteur, et tout de suite après, Albert Donnat. N'importe! On invente une stupide histoire, et demain, la bande des médiocres fêtera la chute d'un grand homme! Sous quel triste régime de délations

nous vivons ! Paul, quelle est son opinion ?... Il ne se méfie pas d'un chantage ?

JEANNE

C'est la première idée qui lui soit venue.

LOUISE

Eh bien ?...

JEANNE

Le préfet de police sort de chez nous.

LOUISE

Après le discours d'hier !...

JEANNE

Innocente !... Plus on les étrille... Il y a contre ton mari des charges tellement nettes, que l'on ne peut éviter de faire une perquisition dans votre appartement, ce soir, vers quatre heures... pas avant. D'ici là, nous mettrons en lieu sûr toutes les pièces compromettantes : carnets d'observations, résultats d'expériences, etc...

LOUISE

Puisqu'on cherche des preuves, il reste donc un espoir que ce soit une calomnie ?...

JEANNE

Chercherait-on des preuves si l'on n'en avait pas déjà ?... La perquisition fait partie d'un cérémonial bruyant qu'il ne faut pas prendre au tragique. Les escamoteurs parlent toujours beaucoup, à la minute même où ils font passer la muscade sous les yeux du public. Paul est chez le directeur de l'Assistance pour veiller aux indiscrétions du personnel...

LOUISE

Ses expériences... de quelle nature ?...

JEANNE

Ton mari a inoculé le cancer à de pauvres diables... A ce qu'il paraît, on ne sait pas encore si le cancer est contagieux ; tant qu'on n'en sera pas sûr, impossible de lui trouver un vaccin et de le supprimer comme Pasteur a supprimé la rage.

LOUISE

Le cancer !... Attends donc !... Il y a sur sa table de travail un gros dossier dont l'étiquette porte ..

JEANNE

Ne t'exténue pas à chercher des indices... Paul assure qu'on ne peut garder aucun doute. (*Un silence.*)

LOUISE

Dire qu'au commencement de mon mariage j'ai tant souffert à cause de cet homme !

JEANNE

Oui, je t'ai vue jalouse, jalouse de sa science !... J'avais beau te prêcher qu'une femme habile doit, au contraire, encourager son mari à se créer des occupations, tu ne voulais rien entendre. Pourtant tu voyais avec quelle persévérance je maintenais Paul dans la politique. Il est vrai que ses préoccupations électorales ne l'empêchaient pas d'être aux petits soins pour moi. Dame, j'ai eu de la chance !

LOUISE

J'en ai dans mon malheur ! Albert n'a pas voulu

comprendre à quel point je me donnais entièrement à lui. Mon affection lui faisait-elle peur? L'accusait-il de chercher à vivre aux dépens de ses chères études? Ou bien trouvait-il humiliant de tomber, lui si grand, avec ses espoirs de prodigieuses découvertes, aux pieds d'une ignorante? En tout cas, nous partageons la même chambre, nous n'avons qu'un lit, nous sommes ce qu'on appelle un excellent ménage, et, en réalité, Albert m'est aussi étranger que cet homme, tiens, là, qui marche sur le trottoir d'en face. Et voilà pourtant ce que j'en suis réduite à décorer du nom de chance!

JEANNE

C'en est tout de même un peu, car tu serais dans une vilaine passe s'il y avait entre Albert et toi une union comme entre Paul et moi, par exemple.

LOUISE

Évidemment, mon cœur n'est pas atteint... J'ai pourtant la sensation d'un écroulement au dedans de moi-même... J'estimais hautement mon mari... L'austérité de sa vie, la tension perpétuelle de son intelligence vers un noble but : soulager l'humanité souffrante, lui rendre la douleur physique moins atroce... car la douleur morale... (*Elle fond en larmes*) la douleur morale, il l'a eue sans cesse à ses côtés depuis dix ans, et il ne s'en est pas douté... Tu n'as pas su toi-même à quel point elle était profonde!... Ah! laisse-moi pleurer; c'est mon droit, maintenant!... Je suis fière d'avoir été malheureuse auprès de ce monstre!

JEANNE

Louise !... Non, pas d'injures !... Un monstre ?... Bah !... Un simple ambitieux... Paul l'a dit tout de suite : C'est l'ambition qui lui joue ce mauvais tour !... En pareille matière, on peut accorder à Paul qu'il s'y connaît... Et puis, n'exagérons rien... Tu n'avais pas l'air tellement à plaindre auprès de ce monstre...

LOUISE

Son orgueil m'écrasait, mais il s'inclinait vers les humbles avec tant de douceur !... comment me révolter ?... Je n'étais pour lui qu'un point dans la foule, mais n'y avait-il pas un peu d'ingratitude à me plaindre d'y être mêlée, quand il dépensait ses forces, jour et nuit, au service des foules ?... A ne juger que sur les apparences, sais-tu qu'il était souvent admirable ?... Je l'ai vu, pendant des épidémies, gai, tranquille, d'une sérénité vraiment superbe... J'attribuais ce rayonnement d'audace heureuse au sentiment qu'il avait d'être utile et bienfaisant.

JEANNE

Pourquoi pas ?... En somme, il y a de beaux traits dans son passé... Par exemple, quand il a gagné la diphtérie en opérant une petite gueuse... Je me rappelle un certain soir où on le croyait perdu... explique les choses comme tu voudras, tu étais joliment triste.

LOUISE

Cette fois-là, oui... je l'ai soigné de tout cœur!...

Au nom des malheureux, j'essayais de lui rendre le bien qu'il avait fait.

JEANNE, *souriant.*

En ton nom un peu aussi, je pense?

LOUISE

C'est possible... du moins pendant les deux ou trois jours qu'a duré le danger... A peine sauvé, il a eu vite fait de me remettre aux pieds de son génie... Avait-il seulement remarqué mon zèle?... Les hôpitaux fourmillent d'infirmières plus habiles que moi... Il n'avait pas deviné l'âme!... Dieu merci!... Tu as raison: c'est un bonheur qu'un attachement sérieux ne me retienne pas prisonnière. L'affreuse nouvelle que tu viens de m'apprendre est tout bonnement l'annonce d'une délivrance!

JEANNE, *effrayée.*

Louise!

LOUISE

Je suis parfaitement résolue à être libre désormais!... Je ne le subirai plus...

JEANNE

Rien de plus juste! Tu n'aimes pas ton mari, tu n'as pas d'enfants... L'occasion est propice... Pousse le verrou, et dors en paix!...

LOUISE

Me murer vive à mon âge?... Une délivrance originale!... Albert mérite la prison et c'est à moi qu'on l'offre! Bien obligée, ma chère! je n'ai pas encore dit adieu à tout espoir d'être heureuse. La

liberté pour moi, va consister à consulter un peu mon cœur.

JEANNE

Ah ! ton cœur est de la délibération ?... Mais non, je ne puis croire cela de toi !

LOUISE

Je n'ai jamais manqué à la foi jurée... Si c'est cela qui t'inquiète... Quant au reste, je n'en dois compte à personne...

JEANNE, *très émue.*

Miséricorde, Louise, il ne manquait plus que cela ! Si je comprends bien, tu aimes quelqu'un... Mais alors, ce n'est pas la peine de nous donner tant de mal pour tirer Albert du guêpier où il s'est fourré... Tu bouleverseras tout !

LOUISE, *étonnée.*

Moi ?

JEANNE, *suivant son idée.*

Songe donc aux conséquences d'un divorce !... Divorcer, c'est manifester d'une manière éclatante que tu crois ton mari coupable !... C'est son honneur, celui de toute la famille, traîné dans la boue !... C'est la situation de Paul ébranlée... Avec ce qu'il a d'ennemis, tu penses !... Ma chérie, nous avons toujours été deux sœurs parfaites... Au fond, il n'y a encore que ces liens-là... Avoir grandi dans des berceaux voisins, habillé les mêmes poupées, cuisiné les mêmes dînettes... Qui donc se parlerait à cœur ouvert si ce n'est toi et moi ?... Louise, je t'en supplie, fais cela pour nous, ne divorce pas !

LOUISE

Où prends-tu que je veuille divorcer?

JEANNE, *très heureuse.*

Comment ! tu ne... Dame ! tu annonces coup sur coup que tu as une inclination dans le cœur et que tu es libre... Alors, le divorce ?... Nous en avions si peur !... Je n'ai vu que ça !... Hein ?...

LOUISE

Je n'ai pas pas regardé si loin... Il y a une heure, je me croyais encore enchaînée pour la vie !

JEANNE

C'est vrai !... Il ne faut rien brusquer... Ta vie s'organisera peu à peu... Bien sûr qu'Albert, après une pareille alerte, ne sera pas un homme difficile à mater... (*Un silence.*) Louise, donne-moi une preuve de confiance... Qui est-ce ?

LOUISE

Maurice Cormier.

JEANNE, *avec découragement.*

Encore un savant !... Est-ce que tu n'en as pas assez de la science ?

LOUISE

M. Cormier s'est beaucoup occupé de psychologie, c'est-à-dire des choses de l'âme... C'est celui des jeunes philosophes qui a la réputation de savoir le mieux ce qui se passe en nous. Avec lui, du moins, une femme ne souffrirait pas pendant des années sans que son compagnon s'en aperçoive

JEANNE

Il donnera un nom grec à ta souffrance... D'ailleurs, un garçon correct, distingué et pas mécontent de lui... Un bon ensemble... C'est égal, si j'avais à disposer de ma personne, ce n'est pas ton psychologue qui m'ensorcellerait...

LOUISE

Aimant ton mari comme tu l'aimes, tu es mal placée pour juger...

JEANNE

Moi, hier — aujourd'hui, je lui en veux trop ! — hier, j'aurais préféré Albert. Il est beaucoup plus célèbre que l'autre, et, comme intelligence, infiniment supérieur, je crois... D'abord, n'est-ce pas en venant faire corriger ses travaux par ton mari, que M. Cormier s'est introduit chez vous ?

LOUISE, *avec un sourire hautain.*

Corriger, pas tout à fait... Il y a quatre ans, Maurice est venu se renseigner auprès d'Albert, à l'époque où il écrivait son grand ouvrage : *la Personnalité sous-consciente*. Maurice n'est pas médecin, et il craignait d'expérimenter sur les névrosées qui sont ses sujets habituels, sans avoir auprès de lui un docteur. Albert est allé l'assister plusieurs fois... De là notre intimité.

JEANNE

C'est un préjugé, mais l'idée qu'on risque d'avoir un petit enfant de l'homme qui a écrit : *la Psychologie du fœtus*... Brrr !...

LOUISE

Voyons, méchante, est-ce que j'en suis là? Je ne sais même pas encore si j'éprouve un penchant bien sérieux pour lui. Je me promets seulement une félicité délicate à l'entendre analyser mes peines, rien de plus.

JEANNE

Ce bon M. Cormier, avec sa psychologie, remarque-t-il au moins l'impression qu'il produit ?

LOUISE

Non... J'ai toujours été très prudente.

JEANNE

Enfin, il a posé sa candidature ?

LOUISE

Depuis longtemps il me témoignait une grande amitié, parfaitement respectueuse... Hier, pour la première fois, il m'a mise dans l'embarras...

JEANNE

Ah ! c'est hier qu'il a brûlé ses vaisseaux ?... Voyez-vous le malin !... Car, dans le milieu qu'il fréquente, on a dû savoir au moins un jour avant le public la débâcle probable de ton ménage... Un bon point pour la psychologie !

LOUISE

Simple coïncidence, je t'assure...

JEANNE

Tu t'es montrée inflexible ?

LOUISE

En veux-tu la preuve?... Lis la lettre que j'écri-

vais quand tu es entrée. Elle ordonne à Maurice de ne jamais revenir chez moi... (*Louise va chercher une lettre dans son buvard. Pendant que Jeanne lit :*) Ai-je l'air d'implorer une désobéissance ?

JEANNE, *rendant la lettre.*

Rien à lire entre les lignes : un coup de tranchet !

LOUISE, *déchirant la lettre.*

C'est trop beau !... Voilà ce que j'en fais !

SCÈNE II

LOUISE, JEANNE, BAPTISTE

BAPTISTE

Une jeune fille demande à voir monsieur... Elle prétend qu'elle le connaît bien, ayant été dans son service à l'hôpital, et qu'il lui a donné rendez-vous pour ce matin.

LOUISE

Je n'y puis rien. Qu'elle revienne.

BAPTISTE

Elle a une lettre de monsieur...

JEANNE

Tu m'as dit qu'il attend quelqu'ùn...

LOUISE

C'est vrai, monsieur va rentrer... Qu'elle reste, à tout hasard...

BAPTISTE

Bien, madame. (*Il sort.*)

JEANNE

Soignée par ton mari à l'hôpital... Pourquoi la convoquer ici, et pas à sa clinique ?...

LOUISE

Il ne fait jamais cela pour personne. Serait-ce une malheureuse sacrifiée par lui ?... Ah ! mais, s'il a intérêt à la cacher, moi, j'aurais tort de ne pas la voir !... (*Elle sonne. Baptiste rentre aussitôt.*) Baptiste, priez cette personne de venir. (*Il sort.*) Je n'aurai pas à me reprocher d'admettre sans examen l'infamie d'Albert.

SCÈNE III

LOUISE, JEANNE, ANTOINETTE. *Antoinette est une jeune fille de dix-huit ans, très frêle, qui serait jolie sans sa pâleur et son air maladif. Elle est en petit bonnet blanc et pèlerine bleue : costume d'orphelinat. Excessivement intimidée d'abord, elle s'apprivoise rapidement.*

LOUISE

Vous comptiez voir mon mari, mademoiselle. Je ne sais trop si ce sera possible.

ANTOINETTE

Il m'a écrit d'être ici vers dix heures.

LOUISE

Il est si distrait !... Dans le cas où il vous aurait oubliée, n'avez-vous rien à lui faire dire ?... Je m'en chargerais volontiers.

ANTOINETTE

Madame est trop bonne...

LOUISE

Il s'agit d'une simple consultation ?

ANTOINETTE

Oui, madame.

LOUISE

Vous avez été dans le service de M. Donnat ?

ANTOINETTE

Oui, pour une maladie de poitrine.

LOUISE

Vous allez mieux ?

ANTOINETTE

Beaucoup mieux. Notre médecin de là-bas ne pouvait en croire ses yeux. Si cela continue, à la fin de l'année, on m'admettra au noviciat.

LOUISE

Vous êtes dans une maison religieuse ?

ANTOINETTE

Oui. Un orphelinat, près de Chartres... Je m'appelle Antoinette Milat. Toute petite, je suis restée sans parents et madame la comtesse de Cernay, chez laquelle ma mère avait été femme de chambre, m'a placée là.

LOUISE

Ainsi, vous serez religieuse ?

ANTOINETTE

Si ma guérison se maintient... Il faut qu'une sœur

soit forte... S'occuper des enfants, veiller les malades...

LOUISE

Vous venez de Chartres exprès pour voir mon mari ?

ANTOINETTE

Oui, madame.

LOUISE

Vous avez grande confiance en lui ?

ANTOINETTE

Ah! bien, vrai, si je n'avais pas confiance!... Demandez un peu dans quel état j'étais quand on m'a conduite à l'hôpital... Personne ne pensait que j'en réchapperais... M. Donnat pas plus que les autres... Une fois, qu'il me croyait sans connaissance, il a dit à un interne que j'en avais pour deux ou trois jours... Alors, j'ai demandé les sacrements...

LOUISE

Et tout de même il vous a tirée d'affaire ?

ANTOINETTE

Il est si savant, et, avec cela, bon et patient... Bien des sœurs ne sont pas si douces que lui.

SCÈNE IV

LOUISE, JEANNE, ANTOINETTE, ALBERT

ANTOINETTE, *à la vue d'Albert, poussant un cri de joie.*

Monsieur le docteur !... (*Il lui tend la main, qu'elle prend dans les deux siennes.*)

ALBERT

Ma petite Antoinette !... A la bonne heure !... Elle est exacte !... (*Regardant sa femme. A Antoinette.*) On vous a fait entrer ici ?

LOUISE, *avec embarras.*

Oui, je...

ALBERT, *froidement.*

Bien ! bien !... (*Serrant la main de sa belle-sœur.*) Bonjour, Jeanne.

JEANNE

Albert, deux mots, s'il vous plaît.

ALBERT

Parfaitement. (*Louise et Antoinette se retirent, sur un regard d'Albert, et causent à l'écart.*) Alors ?...

JEANNE

Vous savez ce qu'on dit ?

ALBERT

Mon fameux crime !... Est-ce pour me demander si je l'ai réellement commis ?... Rien de plus vrai.

Vous voyez, (*Montrant Antoinette et sa femme.*) ce petit espionnage pouvait être évité.

JEANNE

N'allez pas reprocher aux vôtres leur anxiété!... Cette enfant s'est annoncée comme sortant de votre service... Nous avons été effrayées... La laisser répondre aux questions des domestiques...

ALBERT, *souriant.*

Aux vôtres, qu'a-t-elle répondu?...

JEANNE

Qu'elle vous vénère!... Quant à la vérité, je n'avais besoin ni d'elle ni de vous pour en être instruite... Nous avons vu le préfet de police, et je vous apporte des renseignements bons à noter.

ALBERT

Mes notes sont prises... Je viens de rencontrer votre mari à la porte du directeur de l'hôpital... Paul est vraiment bien pour moi dans cette affaire... Du reste, je me défiais, et, dès hier matin, j'étais allé prier un de mes amis de prendre chez lui certains papiers, dangereux à garder ici... Il viendra les chercher avant midi. C'est Maurice Cormier, vous savez, ce jeune homme avec lequel j'ai publié un travail sur l'hypnotisme.

JEANNE

Je le connais... (*Souriant.*) Il a une qualité, c'est la discrétion; car une personne qui lui a parlé de vous hier dans la journée, ne s'est pas doutée que vous l'aviez vu dans la matinée.

ALBERT

Quelle personne ?

JEANNE

C'est insignifiant... Alors, dites, tout s'arrangera ?

ALBERT

Oui, j'ai les meilleures assurances.

JEANNE

Ainsi vous êtes tranquille ?

ALBERT

Complètement.

JEANNE

Et votre conscience ?

ALBERT

Elle et moi ne faisons qu'un.

JEANNE

Tant pis pour elle !

ALBERT, *montrant Antoinette.*

Chère amie, voyez cette enfant. Elle est phtisique jusqu'à la moelle des os, et n'ira pas jusqu'à l'automne... Supposez que je lui aie inoculé un mal épouvantable, toujours mortel, supposez que, grâce à cela, j'arrive à préserver des mères de famille, des personnes robustes et utiles... ou plutôt ne supposez pas : c'est fait !... Franchement, suis-je bien coupable d'étudier dans ce pauvre petit corps, condamné à une dissolution prochaine, le secret qui va sauver des générations entières ?

JEANNE

Ce pauvre petit corps semble encore vivace... Il peut résister... se guérir... et alors...

ALBERT

Vous ne savez ce que vous dites... Je connais mon métier, n'est-ce pas?... Irrévocablement perdue!...

JEANNE

Mais vous n'êtes pas infaillible!... Vous parlez comme un dieu!... Imaginez que cette fille guérisse de sa maladie de poitrine, et reste avec une horrible plaie, fatalement mortelle, infligée par vous?

ALBERT

Je n'aurais plus qu'à me casser la tête.

JEANNE

Albert!... Est-ce qu'on dit ces choses-là?...

ALBERT

On les fait!... Si j'avais tué cette petite!... L'être le plus exquis!... en qui tout est bonté, piété, tendresse!... Elle a pour moi un véritable culte, mais si loin des passions vulgaires! Elle m'adore parce qu'elle se figure que je sers les desseins de la Providence en soulageant des maux. L'admiration qui fait étinceler ses yeux dès que je parais, est peut-être la plus glorieuse récompense qu'il m'ait été donné de connaître. Et vous osez supposer qu'à la légère je risquerais d'éteindre cette flamme! Hélas, je sais d'avance, à une heure près, la date où elle doit cesser de luire.

JEANNE

Vous avez dans vos propres lumières une confiance vraiment inouïe !

ALBERT

J'ai foi dans mon oreille qui saisit le souffle d'un poumon caverneux, j'ai foi dans mon œil qui distingue un bacille sous le microscope, j'ai foi dans mon toucher qui perçoit la détente d'une artère, j'ai foi...

JEANNE

Vous avez de la foi, mon cher Albert, pour une armée de charbonniers... Je ne vous savais pas si crédule. . Avant de m'en aller, encore un petit conseil... Louise, quoique bien fâchée, ne songe pas à s'éloigner de vous... Il est possible qu'il lui échappe des expressions un peu vives... Ne les relevez pas... et je réponds de tout. Restons une famille unie.

ALBERT

Allons, Jeanne, vous êtes une bonne femme ! (*Il lui serre la main.*)

JEANNE

Au revoir. (*Jeanne rejoint Louise, et toutes deux se disposent à sortir ensemble.*)

ALBERT

Non, Louise, ne t'en va pas.

JEANNE

Je vous laisse. (*Elle sort.*)

SCENE V

LOUISE, ANTOINETTE, ALBERT

ALBERT, *prenant sa femme à part.*

Tu as cherché à voir cette fille pour la questionner, eh bien! tu vas assister à la consultation. (*Geste hésitant de Louise.*) Si, si, je le veux! Laisse-moi l'examiner ici, devant toi... Je ne crains pas ton jugement, ni celui de personne... pourvu qu'on sache... (*Allant à Antoinette.*) Mon enfant, cela ne vous gêne pas que ma femme assiste à notre entretien?... (*Regard affectueux d'Antoinette. Louise s'asseoit dans un fauteuil. Albert prend Antoinette par les deux épaules, avec une amicale brusquerie et lui tourne le visage vers la lumière.*) Eh mais!... Nous avons beaucoup meilleure mine... Un peu engraissée... De bons yeux, pas trop brillants... On dort bien?

ANTOINETTE, *joyeusement.*

Comme une marmotte.

ALBERT

On mange?

ANTOINETTE

Tout va mieux... Infiniment mieux...

ALBERT

Diable!... Je vais vous ausculter... Tenez, ma petite, mettez-vous là et ôtez votre corsage... (*Antoinette passe derrière le paravent. Albert reste debout au milieu de la chambre et continue à l'interroger.*)

Puisque vous êtes en si bon état, pourquoi m'écrire que vous êtes tourmentée ?... Hein ?...

ANTOINETTE, *hésitant.*

C'est comme un bouton qui ne veut pas percer... (*Louise se lève et suit la conversation avec angoisse.*) Oh ! à peine rouge... Moi, je n'y aurais pas fait attention, mais la sœur qui me pose des ventouses m'a conseillé de vous écrire. Je lui avais raconté que vous vouliez être prévenu de la moindre chose... C'est gentil, monsieur le docteur, d'avoir répondu si vite que je fasse le voyage à vos frais... Il y avait justement une occasion... La mère supérieure venait faire une retraite à notre maison de la rue de Sèvres... elle m'a emmenée...

ALBERT, *allant la rejoindre.*

Pas tant d'histoires !... Où est-il, ce bouton ?... (*On voit le haut de sa tête, qui dépasse, se baisser un instant pour une rapide inspection.*) Ça ne fait pas mal quand on appuie ?... Bien, je suis fixé... (*Il revient et fait quelques pas dans la chambre, sans regarder Louise.*)

ANTOINETTE

Ce n'est pas mauvais ?

ALBERT

Non... Vous l'avez montré à votre médecin, là-bas ?

ANTOINETTE

Oui, monsieur. Il dit que c'est un bobo de rien.

ALBERT

Il s'appelle Verdier, n'est-ce pas, votre médecin ?

ANTOINETTE

C'est ça, Verdier.

ALBERT

Je le connais ; il a été mon interne.

ANTOINETTE

Oh ! quand il parle de son maître !... Il vous admire tant !

ALBERT, *ironique.*

Bien obligé !... (*Revenant à elle.*) Écoutons cette poitrine, maintenant... (*Il l'ausculte longuement.*) Respirez fort !... Plus fort, sacrebleu !... Toussez !... Toussez encore !... (*Il continue à l'ausculter avec une angoisse croissante.*) Rien !... (*Il se redresse et promène vaguement les yeux autour de la chambre. Les ramenant tout à coup sur Antoinette :*) Qu'avez-vous à me regarder ainsi ?

ANTOINETTE

C'est que... monsieur le docteur !... c'est que vous avez l'air furieux... Cela va donc plus mal ?

ALBERT, *rudement.*

Vous êtes guérie !

ANTOINETTE, *joyeuse.*

N'est-ce pas ?... Je me sens tellement renaître... et puis le médecin, les sœurs, tous ceux qui ont de l'expérience, le disent...

ALBERT

Qu'avez-vous fait ?

ANTOINETTE

Comment ?...

ALBERT, *s'exaspérant.*

Quel régime avez-vous suivi ? Quels remèdes avez-vous pris ?

ANTOINETTE

Ceux que vous aviez ordonnés, monsieur le docteur ; et le régime aussi a été scrupuleusement suivi... Il n'y a qu'une chose...

ALBERT, *avec emportement.*

Laquelle, voyons ?

ANTOINETTE, *tremblante.*

Ne grondez pas, monsieur... J'ai bu de l'eau de Lourdes, un peu, tous les matins... (*Il lui tourne le dos, et fait deux ou trois fois le tour de la chambre. Antoinette le regarde, atterrée. Il revient presque menaçant sur elle.*)

ALBERT

Allons, rhabillez-vous !

ANTOINETTE, *achevant de s'habiller.*

Monsieur, vous êtes terriblement en colère !... Je me repens bien d'avoir parlé de Lourdes... En entrant ici, j'hésitais encore... Et puis, quand vous avez dit : « Vous êtes guérie !... » il m'a semblé que la sainte Vierge me trouvait ingrate... Je n'ai pas pu me taire... Et voilà qu'à votre tour, vous m'en voulez, bien sûr, de ne pas comprendre à quel point vous m'avez fait du bien.

ALBERT, *distraitement.*

Laissez donc !... Je pense à autre chose.

LOUISE, *allant à elle.*

Ma chère enfant, mes réflexions, à moi, sont faites... Retournez à votre couvent, et prévenez la mère supérieure que j'irai la voir demain pour obtenir de vous garder quelque temps chez nous... Mon mari n'est pas fâché... Il vous aime bien et veut suivre de près votre guérison... Et ne craignez pas, lorsque vous vivrez près de moi, qu'on vous trouble dans votre confiance en Dieu... Priez-le, allez... Mettez tout votre espoir en lui !

ANTOINETTE

Vous me croyez donc en danger, madame ?

LOUISE

Non. Ne vous tourmentez pas... Préparez-vous à venir loger à la maison, vous serez chez une amie ! (*Elle embrasse Antoinette sur le front et la pousse doucement dehors. Puis elle revient à pas précipités vers son mari.*)

SCÈNE VI

LOUISE, ALBERT

LOUISE

Assassin !

ALBERT, *lentement.*

Oui, je suis un assassin !

LOUISE

Je ne sais pas de crime plus lâche !... Une pauvre petite, sans parents, sans personne pour la défendre !...

ALBERT

Elle était mourante... J'avais tout essayé pour sauver... Au point où elle en était, j'aurais renoncé soigner une fille de roi... Je te jure, un médecin s rait venu nous prédire une amélioration, nous l'a rions traité d'idiot!... J'expérimentais sur un c davre... Je ne lui apportais ni un supplément douleur, ni un regain d'angoisse; la piqûre mê que je lui ai faite pendant une syncope a passé in perçue, et il fallait six mois pour que le nouveau m devînt menaçant... Six mois, l'éternité pour elle!

LOUISE, *ironique.*

C'est dommage qu'elle ne veuille pas mourir!

ALBERT

Eh! je vois bien que je suis coupable, mais je vois pour la première fois!... Ma sécurité était en tière... Les gens comme moi, qui ont observé bea coup d'agonies et qui réfléchissent, ne peuvent p croire à une autre vie. Non, non, quand on v chez des êtres intelligents s'en aller peu à peu l'espr la grâce, le sentiment, tout ce qui fait l'être huma jusqu'à ce qu'il n'y ait plus sur le lit de doule qu'une pauvre brute stupide et vagissante, on conscience d'assister à la dissolution lamentable d'un créature et non à son glorieux départ. Eh bien, no qui savons qu'après la mort il n'y a rien, nous avon un tout autre respect de la vie humaine qu'un fana tique, un croyant. Enlever, fût-ce par erreur, un minute à l'existence que guette le néant, nous para le plus grand des crimes. Aussi tu ne peux pas t

figurer les précautions que je prenais pour qu'aucune de mes études ne risquât d'abréger d'une seconde l'existence d'un malade... Je donnais toujours à l'agonie normale une avance telle, que le plus souvent mon expérience, gagnée de vitesse, avortait...

LOUISE

Pendant cette funèbre course entre la nature et l'art, tu faisais ton métier au chevet du misérable en prescrivant des remèdes... D'une main tu cherchais à le sauver avec la secrète terreur d'être trop habile, car l'autre l'avait frappé à mort.

ALBERT

J'avais une confiance... ridicule, si tu veux, dans la sûreté de mon jugement.

LOUISE

Tu es trop intelligent pour n'avoir pas senti qu'il y avait un risque... Un miracle pouvait survenir... La preuve, nous l'avons... Invoque l'hystérie, la suggestion, tout le cortège des misères nerveuses, il n'en reste pas moins établi qu'on voit des guérisons qui frappent de stupeur les augures tels que toi... Il fallait compter sur un miracle!...

ALBERT

Je n'en avais jamais rencontré...

LOUISE

Les aurais-tu constatés par centaines, va, ta rage infernale de tout expliquer ne se serait pas déconcertée pour si peu!... Tiens, ne mens pas!... Ta

véritable opinion, il n'y a pas deux jours, je t'ai encore entendu la soutenir pendant ce dîner à l'Elysée... Ta voisine, une femme sensible, a eu la naïveté de te chercher querelle à propos de la vivisection... Tu t'es fâché tout rouge... La vivisection !... Ah ! bien, oui !... Que sont les cris d'un chien qu'on écorche tandis que toute une humanité hurle de douleur et supplie qu'on la sauve !... Pour lui porter secours, ce n'est plus l'angoisse d'un animal obscur qui te paraissait négligeable...

ALBERT

J'ai dit que s'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime, comme celle du vaccin de la rage ou de la diphtérie... Pourquoi ne pas admettre d'autres champs de bataille que ceux où l'on meurt pour le caprice d'un prince ou l'extension d'un pays ?... Pourquoi n'y aurait-il pas de glorieux carnages d'où sortiraient vaincus les fléaux qui dépeuplent le monde ?... Le petit soldat, frappé d'une balle, qui râle au creux d'un sillon jusqu'à ce que des brancardiers le trouvent et l'achèvent pour le voler, souffre d'autres tortures, et presque toujours pour une moins belle cause, que le malade anesthésié dont les dernières heures, habilement suivies, conservent à la société des millions d'individus. Oui, j'ai défendu ces idées-là, et, malgré mon chagrin, je ne rétracte rien...

LOUISE

Tout le monde riait autour de la table... Quel brillant causeur, ce Donnat ! Comme il manie le paradoxe !... Ils oubliaient, les imbéciles, que tu manies surtout de la chair à scalpel !... Ce sont tes exploits, grand capitaine, que tu racontais au sortir du carnage !... Et puis, parle, à présent, de ton chagrin... Il faut se réjouir, au contraire, puisque le virus agit, que l'expérience marche. Y a-t-il du sens commun à gémir sur cette jeune fille qui meurt pour ajouter une belle observation aux trésors de ta science ?... Que sont les années prises à sa pauvre vie, les cris arrachés à sa souffrance, lorsqu'il s'agit d'une sublime découverte ?... La vérité, c'est que tes grands mots de science et d'humanité sont là pour orner d'une étiquette brillante ta misérable ambition. Cette fille est tuée pour ta gloire, pour que ta statue soit payée dans trente ans d'ici par un millier de philanthropes, pour qu'on gratte un vieux nom sous la coupole de l'Institut et qu'à la place on inscrive le tien. La vérité, c'est cela !

ALBERT, *avec force.*

Non !

LOUISE

Mais ta douleur, si elle est sincère, le montre jusqu'à l'évidence !... Elle est un aveu !... Tu as beau supplier la science, la nouvelle idole qui opprime le monde, d'accepter ta sanglante offrande, elle affecte encore une prudente horreur... Tu n'avais le droit de lui offrir qu'une vie, la tienne !

ALBERT

M'a-t-on jamais vu reculer devant le danger?... Ai-je marchandé mon dévouement au plus pauvre, au plus abandonné?... La diphtérie qui a failli m'emporter, je l'avais gagnée d'une mendiante, gibier d'hôpital et de bagne... Ai-je mis en balance avec cette existence infime la mienne que j'avais la faiblesse de croire précieuse?... Ai-je compté pour quelque chose la gloire et les honneurs auxquels je disais adieu?... Me suis-je laissé attendrir par l'idée de renoncer à l'amour et au bonheur?... Car j'étais heureux auprès de toi!... Qu'avait à gagner mon ambition dans ce péril et dans bien d'autres que j'affronte tous les jours?... Je risque ma vie, parce qu'il n'y a qu'une chose grande au monde : mourir pour une idée... Et nous le croyons tous... Tous ceux qui s'orientent vers une lueur de beauté... le prêtre martyrisé devant l'autel, le soldat mitraillé sur un rempart, le révolté collé au mur!... Lorsque, penché sur un pestiféré, je respire son poison, je me sens plus noblement placé dans l'humanité qu'aux heures où mes collègues de l'Institut acclament une de mes découvertes... Ce sentiment-là vous rend l'héroïsme facile; c'est lui qui jette des gerbes de sacrifices dans les granges de l'idéal!... Le peu de science que je porte en moi, je l'ai promené dans les salles malsaines, et, au contact de la nouvelle idole, pour employer ton expression, j'ai vu les moribonds revivre... Peu à peu a grandi dans mon cœur un fanatisme de prêtre... Pourquoi la science, qui sauve tant de gens, ne verrait elle pas — privi-

lège d'idole !... — les gens se faire écraser sous les roues de son char ?... Elle est assez grande pour exiger cela ! (*Un silence.*) Louise, il me semble cependant que tu dois comprendre. Tu es de celles qui meurent pour une idée !... Lorsque j'étais en danger, tu m'as veillé jour et nuit, merveilleuse d'abnégation, risquant mille fois ta vie pour un homme que... tu n'aimais pas.

LOUISE, *émue.*

Albert !

ALBERT, *tristement.*

Non, tu ne m'as jamais aimé... Je me suis fait des illusions que ton courage fortifiait. C'est aujourd'hui seulement, que je vois clair... Il est visible que dans ton cœur personne ne plaide pour moi... Pardon de ma longue erreur... Je travaillais, me reposant sur ton affection avec une confiance qui aurait peut-être dû te toucher...

LOUISE

Ta confiance, à quoi pouvais-je la distinguer du dédain ?... J'étais, je t'assure, plus blessée, que touchée... Cela ne m'a pas empêchée de te respecter, jusqu'à ce matin, comme un maître très grand et très bon.

ALBERT

Et à présent ?...

LOUISE

Tu me fais presque peur !... Toi qui reproches aux croyants de sacrifier trop facilement les existences, tu m'apparais un croyant plus meurtrier que

les autres et sans avoir comme eux l'excuse d'offrir à tes victimes l'espoir d'un bonheur éternel. Cependant, j'ai compris : celui qui, pour un idéal, ne balance pas à donner sa vie, n'y regarde guère, à exposer celle des autres avec la sienne... Pendant que tu parlais, j'éprouvais une espèce de... d'entraînement... Mais c'est fini, vois-tu!... Je ne puis oublier cette enfant!...

ALBERT

Elle!... Ce que tu as promis... de la prendre avec toi... C'est une bonne action... bonne même pour moi...

LOUISE

Que veux-tu dire?... J'ai agi sans savoir... par instinct... par pitié... Je n'avais pas songé!... Elle!... chez toi!... Cette vie en commun!... (*Se couvrant la figure des deux mains.*) Oh!...

ALBERT

Je t'en supplie, ne change rien à ton projet... Te voilà terrifiée par ce rapprochement du meurtrier et de sa victime... Non!... Nous mettrons ordre à cela... Laisse-toi guider par ta charité... Je n'encombrerai pas... Retiens ce mot... Ta sœur m'a prévenue que grâce à ta bonne volonté la famille resterait unie; mais, puisque je te fais peur, sois tranquille, je m'arrangerai pour que ma présence ne soit pas trop pénible... Dès maintenant considère-toi comme libre...

LOUISE

Albert, malgré ce que je n'ai pas eu la force de

cacher, il ne faut pas me parler comme à une ennemie. J'accepte ma liberté : en toute loyauté, je le dois... Tu n'es plus l'homme que j'ai voulu pour mari, et je ne sais vraiment pas si j'aurai le courage de rester la femme de l'homme que je découvre.

SCÈNE VII

LOUISE, ALBERT, MAURICE

MAURICE, *serrant les mains de Louise et d'Albert.*

Eh bien, mes chers amis, décidément, on vous persécute !... Quelle contrariété !... (*A Albert.*) Êtes-vous toujours dans les mêmes intentions ?

ALBERT

Plus que jamais... (*A Louise.*) Il s'agit de papiers que...

LOUISE

Je suis au courant.

ALBERT, *à Maurice.*

Un simple cahier à fourrer dans votre poche... Je vais le chercher... (*Il sort.*)

LOUISE, *seule avec Maurice.*

Je vous ai fait de la peine hier !

MAURICE

Oui...

LOUISE

Il ne faut plus souffrir à cause de moi.

MAURICE

Je lis ce qui se passe en vous !

LOUISE

Tant mieux !... cela me dispense de le dire.

MAURICE

Oh ! non !... Dites !

LOUISE

Ce n'est pas le jour !...

ALBERT *arrive, les papiers à la main.*

Voici... Ce sont des résumés d'observations et quelques notes... Ayez-en bien soin !

ACTE DEUXIÈME

Chez Maurice Cormier. Grande salle servant à la fois de cabinet de travail, de bibliothèque et de laboratoire. Bureau, lit, fauteuil articulé, plusieurs tables chargées d'instruments enregistreurs. Sur les murs, dans les espaces non occupés par les rayons garnis de livres, sont accrochés des collections de photographies scientifiques, des tableaux anatomiques, tout un assortiment de tracés aux crayons de couleurs, montrant des réseaux de filets nerveux, etc...

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, DENIS. *Louise, en toilette sombre, chapeau et voilette, entre brusquement et va s'asseoir sur un fauteuil devant le bureau. Denis la suit. C'est un vieux domestique, carré d'épaules, à figure glabre, cheveux grisonnants.*

LOUISE

Si monsieur Cormier n'y est pas, j'attendrai... Voilà tout...

DENIS, *très paternel.*

Bien, bien, ma petite... Ce n'est pas l'habitude

que les dames qui ont affaire à monsieur l'attendent ici... Vous avez une façon de courir à la première porte que vous voyez !... Nous sommes dans la salle de travail, les étrangers ne peuvent pas s'y installer comme en pays conquis... Vous y viendrez à votre tour... Allons, soyez bien mignonne, et suivez-moi dans le salon d'attente.

LOUISE

Je ne sais pas pour qui vous me prenez... Monsieur Cormier ne vous grondera pas, j'en réponds !

DENIS

Pardi ! Monsieur sait bien que si je vous supporte ici, c'est qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. J'ai resté quinze ans à La Salpêtrière avant d'entrer chez lui et il ne ferait pas une expérience sans m'appeler. On n'en trouverait pas beaucoup pour avoir comme moi le maniement des petites femmes nerveuses. C'est pour cela qu'il faut obéir au vieux, bien gentiment, comme si ce serait monsieur lui-même. Pas de cachotteries avec moi : je suis prévenu de votre visite.

LOUISE, *stupéfaite.*

Prévenu ?

DENIS

Monsieur m'a raconté toute votre histoire ; ainsi...

LOUISE

J'ai une histoire ?

DENIS

Vous vous appelez Hortense, native de Chevreuse,

où vous habitez... Depuis deux ans vous êtes possédée du diable. Il ne vous tient pas toujours, mais quand il vous tient, il vous tient bien. Vous avez d'horribles crises pendant lesquelles le démon est censé vous torturer de toutes les manières. Vous savez à peine lire et écrire, une illettrée, quoi ! eh bien, pendant vos accès, on peut vous parler latin, vous répondez comme un curé. Ah, j'oubliais ! Vous êtes aveugle de l'œil droit.

LOUISE

Aveugle, moi, de l'œil droit ?

DENIS

Oui, du moins à l'état normal, car, pendant les crises, vous y voyez des deux yeux.

LOUISE

Vous vous trompez. Mes deux yeux sont continuellement parfaits.

DENIS

Bah !... Pourtant monsieur m'a dit que le droit...

LOUISE

C'est donc possible, qu'une femme soit aveugle, et tout à coup se mette à y voir pendant une crise ?

DENIS

Oh ! il ne faut pas vous épater pour si peu. Nous avons mieux que ça. Léonie, par exemple ! Attendez que je vous montre son portrait. (*Il va décrocher un cadre contenant une collection d'une quarantaine de portraits de femmes, parmi lesquels il en cherche un qu'il montre à Louise.*) Telle que vous la voyez, elle est aveugle.

LOUISE, *examinant le portrait.*

Avec ces beaux yeux-là ?

DENIS, *avec importance.*

Complètement aveugle. Cécité hystérique, qu'on appelle... Lorsqu'elle vient ici, on la conduit par la main ; mais monsieur n'a qu'à l'endormir. Aussitôt qu'elle est en état de somnambulisme, il lui commande de retourner à la maison : alors elle y va, toute seule, sans hésitation, sans demander son chemin à personne. Un chemin qu'elle n'a jamais parcouru qu'avec les yeux morts !

LOUISE

Je ne comprends pas : Monsieur n'a qu'à l'endormir ?

DENIS

Ah çà, d'où sortez-vous ? Vous ne me ferez pas croire qu'on ne vous a jamais endormie ?

LOUISE

C'est pourtant la vérité.

DENIS

Eh bien, ça vous arrivera pas plus tard que tout à l'heure. Dès qu'on nous adresse une femme qui présente des phénomènes, la première chose à faire c'est de l'endormir et de voir comment elle se comporte à l'état de somnambulisme.

LOUISE

C'est-à-dire qu'on l'endort, et puis qu'on la fait parler, agir ?

DENIS

Justement.

LOUISE

Et qu'est-ce qu'on découvre?

DENIS, *avec importance.*

Une drôle de comédie, allez! Vous devez savoir que les femmes dont il s'agit ont toutes sur le corps des régions insensibles. Chez les unes ce sont simplement des points que l'on cherche en les piquant avec des aiguilles jusqu'à ce qu'on rencontre une place où ça ne fasse pas mal; chez d'autres, cela va jusqu'à la paralysie d'un membre. Endormez ces femmes, faites-en des somnambules, et aussitôt toutes leurs infirmités disparaissent : un œil mort y voit pire que celui d'un lynx, une main raide comme du marbre jouerait du piano, et les places qu'on pouvait piquer sans douleur deviennent aussi chatouilleuses que des plantes de pieds : voilà pour le corps. Quant à l'âme, les changements sont encore bien plus extraordinaires, et ça pour un bout de peau souvent pas plus grand qu'une pièce de cent sous qui reprend des nerfs... C'est une personne toute nouvelle qui se déclare. Le prochain livre de monsieur sera là-dessus. (*Prenant une photographie.*) Tenez, voyez cette grande femme brune; c'est une Bretonne de trente ans, nommée Valérie. Hier, après l'avoir endormie, monsieur lui a suggéré qu'elle était encore à l'âge de dix ans, et puis nous nous sommes cachés dans la chambre à côté pour voir ce qu'elle ferait.. Pendant plus de trois heures, nous l'avons observée changée en petite fille, jouant, riant, absolument comme une gosse. Je n'avais qu'à frapper contre le

mur, elle se cachait sous la table en criant que Croque-Mitaine venait la prendre. A la fin elle câlinait sa maman, et nous savons qu'elle est morte depuis longtemps. Cela produisait tout de même une drôle d'impression.

LOUISE

Je n'en doute pas.

DENIS

M. le docteur Donnat, de l'Institut, qui vient souvent travailler avec mon maître, est entré pendant qu'elle s'amusait à faire des petits pâtés de sable. Depuis longtemps elle connaît M. Donnat ; cela n'empêche qu'elle l'a pris pour un violoniste qui donnait des leçons d'accompagnement à sa mère. Elle lui a demandé de la moucher. Du reste, une autre femme, nommée Berthe, me déteste au point qu'un jour elle m'a flanqué une gifle au moment où on allait l'endormir. A peine endormie, la voilà qui me prend si fort en amitié, qu'elle me propose de coucher avec elle... C'est pour dire !...

LOUISE, *ironique.*

Charmante personne !

DENIS

Patience ! Attendons ce que vous raconterez dans une heure.

LOUISE, *montrant les portraits.*

Et toutes ces créatures sont des malades qu'on endort à volonté pour en faire des machines à pleurer ou à rire ?

DENIS

Mais oui, ce sont des sujets de monsieur, des collègues à vous maintenant. (*Se frappant le front.*) Ah ! mais... j'y pense !... Parfaitement ! Je sais à quoi m'en tenir sur votre cas. Monsieur a dû vous mettre en somnambulisme chez vous. Bien entendu vous n'en savez rien, c'est tout simple ! Mais, pour moi, vous agissez en ce moment comme une somnambule. En insistant pour entrer, vous obéissiez certainement à une suggestion, sans cela, vous qui avez l'air timide et bien élevé, vous ne m'auriez pas ainsi bousculé ! Aussi, comme je me doutais du coup, j'ai eu bien soin de ne pas vous contrarier. Je ne tenais pas à vous avoir sur les bras avec la grande crise.

SCÈNE II

LOUISE, DENIS, MAURICE

MAURICE, *apercevant Louise.*

Vous !

DENIS, *bas à Maurice.*

Elle s'est tellement débattue pour rester que je n'ai pas osé la renvoyer.

MAURICE

Il n'aurait plus manqué !...

DENIS

Elle paraît nerveuse.

MAURICE, *le repoussant.*

Encore une fois, c'est bon.

DENIS

Du reste, rien de particulier. Agitée seulement. (*Il sort.*)

SCÈNE III

LOUISE, MAURICE

MAURICE

Je n'en reviens pas ! Vous ici !... Comme je suis heureux ! (*Il veut lui baiser la main qu'elle retire doucement.*)

LOUISE

Non, laissez !... Il m'est pénible, dès le premier mot, de vous causer une déception, mais j'arrive un peu en égoïste, je n'apporte pas de bonheur... Ah, grand Dieu ! quel bonheur attendre d'une créature en détresse ?

MAURICE

En effet vous avez bien des tourments !... Cette malheureuse accusation fait un tapage énorme. Mais soyez certaine qu'on n'a pas de preuves. (*Frappant sur son bureau.*) Elles sont ici, les preuves, et on ne viendra pas les y chercher. Cela n'empêche pas la situation d'être déplorable. Le coup a porté sur l'opinion. (*Examinant Louise.*) Vous avez mauvaise mine.

LOUISE

Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit. C'est si terrible!... Albert, qui sait que je ne l'aime pas, est venu fièrement me rendre ma parole... Ce serait pourtant vilain de quitter mon mari au moment où tout le monde s'écarte de lui... Mais je suis encore jeune, nos dernières années n'ont pas été bonnes, j'ai soif d'un peu de bonheur! Jusqu'à présent, l'idée de pouvoir être heureuse en dehors de lui ne m'était jamais venue. Il m'inspirait un tel respect!... Même quand il me blessait, même quand j'en arrivais à le détester presque, il gardait une place à part dans mon estime. Mon âme s'était réglée sur la sienne au point qu'il me semblait impossible d'agir sans avoir les yeux fixés sur lui. Et le voilà qui s'effondre!... J'essayais de m'élever à sa suite; lui tombé, moi, jusqu'où descendrai-je? Que faire?... Provisoirement je n'ai ni accepté, ni refusé la liberté qui m'était offerte. Voyez, je vous suppose l'âme assez haute pour qu'on n'ait rien à vous cacher... je suis triste... irrésolue... j'ai peur de me montrer... Ce matin je n'osais pas sonner ma femme de chambre... Il me semble que dans la rue les gens me reconnaissent et se retournent avec colère. A part ma sœur, qui est admirable, mais absorbée par son ménage, aucune amie ne m'a donné le moindre souvenir... Albert est ferme comme un roc... Il a passé la matinée à l'hôpital; il doit passer la journée à l'Institut. Son énergie me fait horreur... et envie!... Je sors de chez une bonne religieuse qui m'a donné la permission de recueillir une orpheline à laquelle je m'inté-

resse... J'espérais retrouver au couvent mes impressions d'enfance... très douces... Mais tout m'a paru froid et hostile... Les chapelles ont pour moi quelque chose de funèbre depuis que je ne prie plus !... Cette visite n'a fait que m'assombrir... je me sens si seule !...

MAURICE

Et vous n'avez pu résister au besoin d'entendre une parole amie ?... Vous m'aimez un peu ?

LOUISE

Parlerais-je avec cette confiance si je n'avais pour vous qu'une amitié banale ?... Mais qu'il ne soit pas question d'elle. Vous êtes au courant de mon angoisse. Je me sauve d'une maison où tout me paraît lamentable et je ne voudrais pas être contente ailleurs. Eh bien, ce n'est pas à l'ami que je m'adresse, mais au savant. Il n'est question que de vos beaux travaux psychologiques. L'âme n'a pas de secret pour vous. Soyez, avec un désintéressement absolu, le médecin de mon âme. Voyez, je demande beaucoup, non pas à votre science, mais à votre loyauté.

MAURICE

C'est, au contraire, à ma science que vous demandez beaucoup... Infiniment trop !

LOUISE

Oh ! pas de fausse modestie !... Il est impossible que devant un cas aussi simple que le mien, vous restiez à court... Mon mari m'inspire une véritable terreur. Dois-je la surmonter ? Le puis-je ?... Trouverai-je dans le sacrifice même, la force dont j'ai

besoin ? Au cas où l'effort deviendrait par trop lourd, ai je, en conscience, le droit de faiblir ?.. Si je n'ai pas ce droit, si je suis enchaînée pour toujours à mon devoir, je réclame un remède, un cordial, qui me rende l'énergie.

MAURICE

Mais quelle étrange prière !... Vous me désolez !

LOUISE

Etrange !... Pourquoi ?...

MAURICE

Vous demandez à mon pauvre savoir ce qu'il ne peut donner. Je reste stupéfait que vous osiez tant exiger de lui.

LOUISE

Alors c'est que je ne saisis pas bien en quoi consistent vos travaux. La psychologie, c'est pourtant l'étude de l'âme ?

MAURICE

De l'âme, oui... ou, du moins, des phénomènes que l'on a groupés sous ce nom.

LOUISE

On proclame que vous êtes un grand novateur sur ce terrain.

MAURICE

J'espère avoir donné à mes études une direction qui mène à de précieuses découvertes.

LOUISE

Lesquelles ?

MAURICE

Mais tout reste à découvrir en psychologie ! On ne sait rien ! Depuis des milliers d'années, on roule les bonnes gens avec des mots creux. L'âme ! Qu'est-ce que cela, l'âme ? L'a-t-on jamais vue, touchée ?... On assure qu'elle existe parce que la matière ne peut penser... Qu'en sait-on ? Comment l'a-t-on vérifié ?... On a l'aplomb d'ajouter : l'âme est immortelle !... L'âme humaine, bien entendu... Mais quand je demande qu'on le prouve, on me fournit des raisons qui démontrent tout aussi bien l'immortalité de l'âme du chien. Pourquoi l'une et pas l'autre ? Parce que dans tout cela il n'y a que rêveries de poètes inspirées par l'horreur du néant.

Aussi qu'arrive-t-il ? Nous savons de quoi est composée l'atmosphère de la planète Mars, mais nous ignorons tout du souffle qui nous anime. N'est-ce pas le comble du ridicule ? Ce ridicule, il faut en sortir. Nous sommes quelques-uns qui avons résolu de fonder enfin la science de l'esprit humain sur l'expérimentation, sans laquelle il n'y a pas de science. Ici nous ne travaillons qu'à cela.

Dans ce but, nous imaginons un tas de petits appareils du genre de celui-ci, par exemple. (*Il va s'installer devant un des instruments qui meublent le laboratoire et en montre les différents organes en même temps qu'il les décrit.*) (1) Voyez, il se compose

(1) On obtiendra de cet appareil une représentation très vraisemblable avec un baromètre enregistreur dont le cylindre sera recouvert de papier noir. On fixera à la base

d'un cylindre recouvert d'un papier enduit de noir de fumée. Contre ce cylindre appuie la pointe d'un stylet. Ce stylet, au moyen de ce tube en caoutchouc, je le mets en communication avec l'artère de votre poignet : à chaque pulsation il remue et trace une raie plus ou moins longue sur le cylindre, suivant que la pulsation est plus ou moins forte. Si un mouvement d'horlogerie fait en même temps tourner le cylindre, l'ensemble de ces petites raies produit une ligne dont les inégalités racontent fidèlement les caprices de votre pouls. Regardez ! Si je frappe dans mes mains, comme ceci, vous avez beau avoir été prévenue, les zigzags de la ligne deviennent plus accentués, signe d'une agitation dont vous n'aviez même pas conscience. Si j'ouvre un livre et que je lise un passage noble ou touchant, la ligne prend une allure encore plus accidentée : vous êtes émue. Au contraire, si je tombe sur un passage ennuyeux, la ligne est à peine ondulée : vous somnolez. Concevez-vous quelles précieuses révélations nous obtenons en appliquant une pareille méthode à toutes les opérations mentales, à toutes les sensations ? Nous parcourons les écoles, les casernes, les usines, les hôpitaux, et sur des centaines, des milliers de sujets, nous répétons à l'infini des expériences qui consistent à faire agir l'esprit en exerçant sur le corps ce contrôle d'une incroyable

du stylet un tube de caoutchouc terminé par une poire qui se place entre les doigts du sujet et se comprime sous les battements du pouls.

minutie que je viens de décrire. Nos fils conducteurs s'accrochent aux nerfs, nos tubes s'adaptent aux bronches, nos pinces, nos leviers se contractent avec les muscles ; par les yeux, les oreilles, par les canaux sinueux des veines, par le labyrinthe des filaments nerveux, nous nous glissons jusqu'au sanctuaire de la pensée et nous touchons, oui, nous touchons l'inconnu qui vibre au plus intime de la personne humaine. De chacun de ces contacts il reste un procès-verbal. Tantôt c'est un de ces papiers enduits de noir de fumée, sur lequel court une bizarre ligne blanche, éloquente pour qui sait la lire ; tantôt c'est un chiffre, une note... Nous récoltons ainsi une prodigieuse moisson, soigneusement classée dans d'innombrables dossiers.

LOUISE

A quoi cela mène-t-il ?

MAURICE

Ces documents sont conservés dans des publications spéciales. Jusqu'à mon dernier soupir je ne cesserai d'en amasser de nouveaux. Après moi, d'autres chercheurs expérimenteront avec des instruments perfectionnés en partant du point où je me serai arrêté. Ils entasseront sur mes collines de dossiers des montagnes de nouveaux dossiers, cela se poursuivra jusqu'au jour lointain où une vérité se dégagera, et alors la science psychologique sera constituée. Ce jour-là seulement, on saura si l'âme existe, si elle est immortelle, d'où elle vient, où elle va. Ceux qui disserteront sur le jugement, l'imagina-

tion, la mémoire, la volonté, le feront d'après des données certaines. Lorsque l'horlogerie mentale se détraquera, il y aura des horlogers nommés psychologues qui rétabliront à coup sûr le rouage faussé.

LOUISE

Vous dites qu'il faut longtemps pour en arriver là ?

MAURICE

Quatre ou cinq cents ans, ce n'est pas trop pour constituer une science.

LOUISE, *avec une explosion d'ironie amère.*

Dans cinq cents ans on saura si j'ai une âme et comment la guérir, et c'est aujourd'hui que je souffre ! Voilà donc la science ! Je sombre dans le découragement, elle m'offre le doute ! Mais le plus humble prêtre auquel je raconterais ma douleur trouverait des paroles bien autrement consolantes !

MAURICE

A l'instant vous constatiez que les églises vous repoussent depuis que vous ne priez plus !

LOUISE

Les églises sont de pierre !... La charité d'un bon vieux curé me donnerait des forces, parce que lui-même je le sentirais fort de sa foi et qu'on a beau ne pas croire, le voisinage d'une conviction sincère inspire confiance.

MAURICE

Pauvre science, comme vous l'arrangez !... C'est vrai qu'elle le mérite un peu. Mais aussi vous l'invoquez précisément sur le seul terrain où elle ne

peut vous secourir. Elle qui soulage déjà si bien la souffrance physique, est absolument désarmée devant la douleur morale... Et encore, non!... Pas tant que cela!... Nous recevons ici des femmes profondément souffrantes au moral, et qui pourtant nous quittent, dans bien des cas, véritablement soulagées.

LOUISE

Alors, pourquoi pas moi?

MAURICE

Parce que votre santé physique est excellente, tandis que chez nos sujets, à l'esprit malade correspond un stigmate corporel.

LOUISE

La place insensible où l'on peut enfoncer des aiguilles.

MAURICE

Tiens, vous aussi, vous êtes savante!

LOUISE, *ironique.*

C'est d'avoir fait la conversation avec votre domestique... Figurez-vous qu'il m'a prise pour une possédée du diable que vous attendez. Ainsi, mieux vaudrait pour moi être cette malheureuse : votre science ne m'ajournerait pas à cinq cents ans?

MAURICE

J'espère, en effet, la guérir.

LOUISE

Par quel traitement?

MAURICE

Je commencerai par l'endormir, puis, en causant avec elle, je tâcherai, par suggestion, de la décider à

ne plus croire qu'elle est la proie du diable. Je ne réussirai pas du premier coup, mais il est probable qu'en quinze ou vingt séances je parviendrai à l'affranchir.

LOUISE

Ah ! si j'étais une malade, comme je vous supplierais de m'affranchir aussi par suggestion !

MAURICE, *souriant.*

Au fait, pourquoi pas ?

LOUISE

Je suis une malade ?... qu'on peut endormir ?

MAURICE

Pas la peine, c'est fait !

LOUISE

Je dors, moi ?...

MAURICE

Je plaisante... Vous rêvez, tout au plus !

LOUISE

N'est-ce pas vous qui rêvez ?

MAURICE

Pardon !... J'ai toujours une petite théorie toute prête pour expliquer ce qui me frappe. Votre visite si soudaine pose un problème que je suis en train de résoudre. Il est résolu : Vous êtes ici par suggestion.

LOUISE, *ironique.*

Quand vous êtes entré, votre domestique rendait absolument le même oracle.

MAURICE

Laissez donc ce vieux radoteur !... Oui, par sug-

gestion. Hier, pendant le peu d'instants que nous avons passés ensemble, j'ai eu la vision très nette de votre image et de la mienne, seules dans cette chambre, comme nous voici maintenant. Mon regard aura reflété l'immense désir qu'éveillait en moi cette vision et il n'y a pas de magnétisme plus impérieux que celui du désir, surtout quand il s'adresse à un autre désir. N'est-ce pas un peu le cas? Il est certain, Louise, que vous m'aimez.

LOUISE, *ironique.*

Pour un savant, voilà une affirmation qui n'est guère prouvée.

MAURICE

Cela veut dire que je suis un fat ?... Non. Je sais bien qu'il y a deux jours vous n'aviez pour moi qu'une sympathie très modérée. Mais aujourd'hui je compte absolument sur un allié qui oblige cette sympathie à se transformer en amour.

LOUISE

Quel est cet allié ?

MAURICE

Le chagrin !... Dans la vie mentale comme dans la vie animale, la maladie s'attaque de préférence aux organismes affaiblis. Un moral affecté par une douleur profonde est mûr pour une crise morbide. Or il n'y a pas de cas pathologique mieux caractérisé que l'amour. C'est au point que dans le langage populaire, amour et folie ne font souvent qu'un. Aussi l'être déprimé par l'infortune se trouve-t-il à moitié chemin entre l'amour et la démence. Ira-t-il

vers l'un ou vers l'autre ?... Aux circonstances de décider.

LOUISE

Suivant vous, les gens heureux sont donc incapables d'aimer ?

MAURICE

Je ne dis pas cela ! Mais au milieu de leurs emballements ils restent plus maîtres d'eux-mêmes. Les passions des gens heureux sont sages !

LOUISE, *ironique.*

Mes compliments à vous qui êtes heureux !... Quant à moi, mon sort est réglé d'avance : puisque j'échappe à la folie, je suis vouée à tous les délires de la passion. On peut, sans fatuité, se promettre mes bonnes grâces !

MAURICE

Que vous êtes mauvaise !... Je poursuivais simplement mon idée de suggestion. Vous souffrez, et l'amour naît de votre chagrin, orchidée rare qui s'épanouit sur un marais fiévreux. Et comme une amoureuse ne se possède guère mieux qu'une somnambule, vous accourez, sans fausse pudeur, toute surprise, vous-même, de vous trouver ici.

LOUISE, *ironique.*

Oh que c'est vrai !... Savez-vous le soupçon qui me vient en vous écoutant ?... Il y a deux jours, lorsque vous cherchiez à me bouleverser par vos belles phrases, vous étiez prévenu d'une catastrophe. Osez dire que non !... Mon mari sortait de chez vous. Il était allé vous prier de lui venir en aide en recueillant ses pa-

piers. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? Depuis des années vous me guettez. Il doit y avoir ici, quelque part dans vos dossiers, une feuille d'observations sur laquelle vous notez l'envahissement de la souffrance en moi. Vous attendiez l'heure où je serais découragée, affaiblie par la peur et l'insomnie, prête enfin pour l'amour! Prévenu par Albert que le lendemain je serais au point où les grandes passions se développent, vous avez couru jeter dans mon oreille les premiers mots d'une habile suggestion! Ah mes airs farouches ne vous inquiétaient guère! En me quittant, vous laissiez la porte ouverte au malheur, votre allié!... C'est d'un chevaleresque! Regarder l'amour comme une hallucination de malade, et consentir à être aimé!... Abuser d'une folle!... Tenez, mon mari, son crime est plus grand peut-être, mais moins...

SCÈNE IV

LOUISE, MAURICE, DENIS

DENIS

Monsieur le docteur Donnat demande s'il peut entrer?

MAURICE

Non, non... Je vais lui parler... La possédée de Chevreuse n'est pas arrivée?

DENIS, *regardant Louise.*

Mais...

LOUISE, *souriant, à Denis.*

Non, mon brave homme, je ne suis pas elle.

MAURICE

Priez M. Donnat de patienter un peu. Dans cinq minutes je suis à lui.

DENIS

Bien, monsieur. (*Il sort.*)

MAURICE

Votre mari sait que j'attends cette fille, et vient pour l'examiner avec moi.

LOUISE

Croyez-vous donc que j'aie peur de le rencontrer ? Vous oubliez que je n'ai plus de comptes à lui rendre. Qu'il vienne ! Ou plutôt non. Ma présence l'empêcherait peut-être de parler.

MAURICE

Qu'aurait-il à me dire que vous ne puissiez entendre ?

LOUISE

Il a certainement un projet qu'il tient à me cacher. Je me demande si son calme ne couvre pas une résolution désespérée. De notre conversation d'hier j'ai retenu cette phrase, dite avec une gravité vraiment impressionnante : je n'encombrerai pas.

MAURICE

Cela n'avait sûrement pas la moindre signification tragique... Je connais notre homme ! Il a fait ce qu'il a voulu, et se moque parfaitement des quelques sots qui clabaudent.

LOUISE

Non, il n'a pas fait ce qu'il a voulu; et quand un homme de sa trempe commet une erreur, il ne se pardonne pas facilement.

MAURICE

Une erreur ?

LOUISE

C'est le secret d'Albert!... Vous allez le recevoir ici ?

MAURICE

Comme toujours. C'est ici que nous travaillons.

LOUISE

Je voudrais écouter ce qu'il dira. Voyons, lorsque vous avez ici une de vos singulière dames que vous changez en petit enfant, je sais qu'il y a un coin d'où vous la regardez câliner sa maman morte depuis longtemps.

MAURICE, *montrant une porte.*

Quelquefois je vais là, dans ma chambre. Il y a derrière ce rideau une lucarne ouverte qui sert d'observatoire.

LOUISE

Je vais m'y mettre.

MAURICE

C'est sérieux ?

LOUISE

Très sérieux... je m'aperçois qu'on connaît mal les gens... il faut entendre! (*Elle se dirige vers la chambre de Maurice.*)

MAURICE, *pendant qu'elle passe.*

Quand il sera parti, faites que je vous retrouve meilleure. (*Resté seul il va ouvrir la porte par laquelle est sorti Denis et fait entrer Albert.*)

SCÈNE V

MAURICE, ALBERT

ALBERT.

Bonjour, cher ami (*Poignée de main.*) Ne comptez pas sur moi pour travailler ce soir. Il y a séance à l'Institut et je tiens à y assister. Ce n'est pas le jour d'avoir l'air de me cacher. Vous avez vu comme on m'arrange dans la Presse. Est-ce assez complet ?

MAURICE

Je suis écœuré !

ALBERT

Que de venin bavé sur moi !... Les chers confrères !... Ceux qui marchent le front haut parce qu'ils ont eu la chance de n'être jamais pincés et ceux dont la conscience est pure parce que leur cerveau est stérile !

MAURICE

Maître, nous sommes beaucoup qui vous défendons... Les plus grands, les seuls qui comptent, vous aiment et vous plaignent.

ALBERT

Oh ! moi, je me place dans une situation d'esprit à ne plus souffrir... C est ma pauvre femme qu'il faut

plaindre !... Elle prend beaucoup sur elle, mais, je le vois bien, ma conduite lui fait horreur... Elle ne comprend rien à ce qui m'entraîne vers un but follement poursuivi. Mettez que tôt ou tard ma honte actuelle se transforme en gloire, cette gloire lui semblera toujours un bien mal acquis.

MAURICE

Une femme ne peut guère s'imaginer la fièvre de savoir qui vous dévore. Pas beaucoup d'hommes non plus, d'ailleurs... Les jurés sont remplis d'indulgence pour les crimes passionnels parce qu'ils ont tous été amoureux ; mais combien trouverait-on de jurés pour qualifier votre action de crime passionnel ?... Ce n'est pourtant pas autre chose.

ALBERT, *avec violence.*

Un crime !... Vous appelez ça un crime ?...

MAURICE

Je me suis mal exprimé : c'est passionnel !... Comment, vous inoculez le cancer à des paralytiques généraux, des morts anticipés chez lesquels ne vit plus qu'une lueur au fond de l'œil, vous tirez de ces loques humaines un enseignement précieux, et ce serait un crime !... Non, vous avez agi dans le plein droit d'une ferveur d'investigation que j'admire.

ALBERT

A la bonne heure !... Parce que, vraiment, si vous m'aviez jeté la pierre, vous !

MAURICE

Moi ?

ALBERT

Regardez donc où vous êtes!... Voici une chambre où nous avons cultivé un nombre prodigieux d'hallucinations... Que faisions-nous alors ? Eh ! mon bon, réfléchissez un peu... Tirer de ce paquet de nerfs endoloris que nous nommons un sujet assez de personnages différents pour composer un roman, introduire à l'intérieur de son crâne autant de consciences variées qu'on pourrait poser de chapeaux dessus, — appelons les choses par leur nom, c'est tout simplement tuer des gens pour les remplacer par d'autres... L'idée d'un massacre ne se présente pas tout d'abord à l'esprit, parce que l'effectif des sujets reste complet... Pourtant il y a massacre, puisqu'il y a destruction de personnalités... Quelle figure vous faites!

MAURICE

La figure d'un prévenu pendant que l'avocat général requiert contre lui.

ALBERT

Vous avez tort... Il y a massacre, mais ai-je dit qu'on n'avait pas le droit de massacrer dans certains cas?... On l'a!... ou sans cela je connais des gens dont la situation serait terrible... Moi, par exemple!... et beaucoup d'autres... tous ceux qui cherchent... écrivains aussi bien que savants, pourvu qu'ils soient novateurs...

MAURICE

Quoi donc, tous meurtriers!...

ALBERT

Oui, tous, ou peu s'en faut... Ceux qui écrasent d'anciennes croyances brisent souvent les vases fragiles qui la contenaient... En détail l'humanité a beau n'être composée que d'individus accablés de soucis matériels, — en bloc, elle est menée par des idées qui lui sont si chères, qui intéressent si profondément ses fibres les plus délicates, que renverser une de ces idées, c'est envoyer au supplice des milliers d'innocents. Le penseur marche sur un chemin jonché de cadavres auxquels il ajoute souvent le sien. Celui qui écrit une ligne vraiment neuve, peut s'attendre à ce que, dans l'avenir, des créatures soient tuées à cause d'elle. Faut-il, pour cela, ne pas proclamer la vérité quand nous la dégageons ?... Allons donc !

MAURICE

Le penseur marche sur un chemin jonché de cadavres... Vous avez des maximes qui font froid dans le dos...

ALBERT

Les voilà bien tous !... Ils ne veulent pas contempler la mort !... Voyez-vous, mon cher, il n'y a que deux hommes, le prêtre et le médecin, qui passent leur existence à regarder la mort en face. Ce tête-à-tête est atroce au point qu'on ne le supporte pas sans tricher. Le prêtre a l'autre vie : on se dit au revoir, on parle de lendemain, on donne des commissions pour le ciel... La mort n'est plus qu'un épisode des déplacements et villégiatures... Quant au médecin,

généralement, il fait de la mort un petit animal familier qui réjouit les salles d'hôpitaux, gambade sur les lits, chatouille les infirmières, casse les lunettes du professeur... Un singe tout à fait drôle... Qui donc en aurait peur ?... Il y en a parmi nous que ne satisfait pas cette insouciance de carabins. Leur intrépidité vient de plus haut. Pour eux, la science tourne en religion. Ils ont proclamé que Dieu n'existe pas, que l'âme est une résultante, et les voilà plus croyants, plus fidèles, plus agenouillés que le capucin le plus pieux. La science ordonne : nous expirons avec l'enthousiasme des martyrs, ou égorgeons avec la cruelle soumission des dévots.

MAURICE

Dites donc, vous avez beaucoup médité depuis hier !

ALBERT

C'est vrai !... Il y a des heures dans la vie où il faut reprendre haleine devant le chemin parcouru et se demander aussi vers quoi l'on marche.

MAURICE

Je ne suis pas de votre avis... Lorsqu'on s'est assigné un noble but et qu'on s'accompagne d'un bel acharnement pour l'atteindre, n'importe quel chemin conduit à des résultats certains. Il faut marcher, marcher toujours, sans considérer par où l'on passe. Les examens de conscience sont débilitants. Le temps se perd en vains scrupules, et dût-on choisir une route meilleure, si l'on avait suivi la moins

bonne avec plus de persévérance, on serait déjà loin.

ALBERT

D'accord. Il faut savoir trimer pendant des années sur les besognes les plus intellectuelles, avec la stupide patience du bœuf. Quant à se laisser barrer la route par de vains scrupules, je crois que sous ce rapport je n'ai de leçons à recevoir de personne. Pourtant il arrive un moment où il faut lever la tête et regarder autour de soi, sans cela notre besogne, si intelligente qu'on la suppose, ne nous élève vraiment pas assez au-dessus du bœuf qui laboure, indéfiniment résigné, le même sillon. Tenez, je n'admets pas qu'on puisse être un savant, un grand, non pas l'homme qui sait beaucoup de choses, et peut n'être qu'un vulgaire pignouf, mais celui qui possède l'esprit scientifique, ce don sublime! — Eh bien, je n'admets pas qu'on puisse être un grand savant et ne pas jeter quelquefois vers le ciel un regard d'angoisse en y cherchant Dieu.

MAURICE

Alors je ne suis pas un savant.

ALBERT

Si, vous l'êtes!... Et jamais, jamais, cette question de l'Infini ne vous tourmente?

MAURICE

Pour moi elle est résolue. Pour vous aussi, d'ailleurs. Vous m'avez dit avoir tenu trop d'âmes sur la

pointe de votre scalpel, pour accorder la moindre créance aux hypothèses du spiritualisme.

ALBERT

Le jour où j'ai dit cela, je ne parlais pas en savant !

MAURICE

Encore une fois, quelle est cette rage de vouloir obliger les savants à s'occuper d'un problème qui n'a pas de données !

ALBERT

Pas de données !... Mais qu'est-ce que ce sentiment d'éternité qui imprègne toute ma nature, au point que je ne puis pas penser à l'objet le plus vulgaire, une table, par exemple, sans que ce terme comprenne toutes les tables qui sont ici, toutes celles qui existent, ont existé, existeront ?... Je nomme un objet : le voilà pourvu de caractères impérissables. Et mon esprit qui fait cela, mon esprit qui revêt d'immortalité tout ce qu'il effleure, serait seul voué au néant ! Allons donc ! Le néant !... Pouvez-vous y penser sans frémir ?... Oh ! ne dites pas que oui !... On croit cela de loin !... Je connais la gloire. J'ai eu des heures de triomphe telles que si, dans ma jeunesse, on me les avait annoncées, je me serais écrié : — Après cela, je pourrai mourir !... Eh bien, j'ai eu cela, et je ne veux pas mourir ! Il m'est arrivé il n'y a pas longtemps, je vous dirai comment, de me poser le canon d'un revolver sur la tempe, avec la résolution d'en finir. Je sais jusqu'où peut aller l'horreur du néant ! Voyons, nous sommes l'un et l'autre bien pénétrés du grand prin-

cipe de la science moderne, qu'à toute fonction, correspond un objet qui lui est adapté. L'œil implique l'existence de la lumière, le poumon l'existence d'une atmosphère respirable. Soyons logiques : ce formidable besoin de se survivre qui émane du jeu de nos organes, suppose forcément une survie. Pauvre roseau pensant, dont les racines s'enfoncent désespérément à la recherche d'un sol éternel, de quel droit vous, darwiniste convaincu, lui refusez-vous l'éternité?... Ma raison, ma raison de savant, proteste... Et puis, quand elle approuverait... Ma raison!... Ce qu'elle me montre le mieux, c'est la profondeur des ténèbres où nos regards se perdent... Heureusement elle n'est pas mon seul moyen d'investigation. J'ai une imagination, j'ai un cœur, mon être est relié au monde par toute une trame frissonnante qui peut me renseigner mieux que ma raison. Dans la vie, est-ce elle qui vous conduit aux vérités les plus précieuses? Est-ce elle qui vous montre le bonheur dans le regard d'une femme? Les grands mots qui gouvernent tout : la gloire, l'honneur, est-ce la raison qui les souffle à notre oreille? Pasteur n'était pas un savant vulgaire, j'imagine, pourtant sa raison s'inclinait devant sa foi. Pourquoi voulez-vous que la mienne, parce que je ne crois pas en Dieu, se déclare satisfaite? Trouvez-vous que sans Dieu l'énigme du monde soit simplifiée? Moi pas. Et alors le problème vient m'assaillir de tant de manières! Ainsi, au mois de mai dernier, pendant le séjour que j'ai fait dans ma propriété du Dauphiné, j'allais souvent m'asseoir au bord d'un étang ordi-

nairement couvert de superbes nénuphars blancs. Cette année, à cause de la fonte des neiges qui a été tardive, le niveau d'eau est resté longtemps très élevé et les nénuphars, dont la tige est relativement courte et qui ne poussent que sur les bas-fonds, ne parvenaient pas à percer. On voyait, sous une mince couche d'eau, des centaines de boutons à couture blanche, pareils à de petites têtes au bout de longs cous tendus, oh ! mais tendus à se rompre ! Tous les jours les tiges s'allongeaient mais s'effilaient en même temps. Je voyais mes plantes à la limite de l'effort. Leur désir de vivre avait quelque chose d'héroïque. Je disais au soleil qui les attirait : — « Soleil, triompheras-tu ?... » Et puis je voyais l'eau qui ne diminuait pas assez vite et je tremblais : — Ils n'arriveront pas ! Demain je les verrai morts sur la vase... A la fin le soleil a triomphé. Avant mon départ toutes les belles fleurs de cire s'étalaient sur l'eau. Voyez-vous, mon petit, devant cela je n'ai pu me défendre de réfléchir. Vous, moi, tous les chercheurs, nous sommes de petites têtes noyées sous un lac d'ignorance et nous tendons le cou avec une touchante unanimité vers une lumière passionnément voulue. Sous quel soleil s'épanouiront nos intelligences lorsqu'elles arriveront au jour ?... Il faut qu'il y ait un soleil !

MAURICE

Comment donc !... Il y en a plus d'un !... Le soleil qui vous attire est la vérité biologique. Le mien, c'est la vérité psychologique. D'autres tendent vers la vérité physique, la vérité mathématique. Autant de soleils que de sciences !...

ALBERT

Mais s'il y avait une vérité unique synthétisant toutes les autres ! Mes petites têtes de nénuphars visaient toutes le même astre.

MAURICE

En cela elles représentaient mal les têtes humaines. Pour un savant qui lève les yeux, combien de milliers d'êtres les laissent errer au hasard... Maître, sans sortir du profond respect que je vous porte, permettez-moi d'être étonné qu'un cerveau comme le vôtre se laisse troubler par une comparaison aussi superficielle. Je suis bien certain que là-bas, pendant que vous ramiez sur votre étang, elle vous a distrait un instant par son charme poétique ; mais vous ne lui avez nullement donné l'importance qu'à vous entendre elle prenait tout à l'heure.

ALBERT

C'est, ma foi, vrai.

MAURICE

J'en étais sûr ! Depuis quatre ans nous travaillons ensemble sans que vous ayez prononcé une fois le nom de Dieu, et aujourd'hui vous en parlez tout le temps. Savez-vous ce que cela prouve ? Que malgré votre vaillance ces malheureux événements vous ont fortement touché. Vous subissez en ce moment l'atteinte d'une crise religieuse dont la marche est parfaitement connue. Sous le coup de la terreur, de la maladie ou du chagrin, on voit les plus fermes esprits tourner à la superstition. Lorsque tout sur terre nous abandonne, nous cherchons un appui dans les nuages.

Voilà pourquoi tant d'incrédules célèbres par leur intelligence sont morts entre les bras d'un curé ! Les défaillances de ce genre sont tellement fréquentes qu'on leur a donné un nom : « L'idolâtrie des moribonds ».

ALBERT

Maurice, à l'avenir, je vous défends de m'appeler maître. C'est vous qui êtes mon maître ! Voilà un diagnostic épatant !

MAURICE

Vous avez beau vous moquer...

ALBERT

Jamais je n'ai parlé plus sérieusement !... L'idolâtrie des moribonds !... C'est cela !

MAURICE

C'est au moins de la même famille !... Je ne puis y penser sans émotion ! Vous avez dû éprouver une terrible secousse pour en arriver là.

ALBERT

Écoutez ! Votre pénétration mérite une confidence. Ce ne sont pas les ennuis que vous connaissez : criailleries de journaux, enquête policière, qui auraient suffi à provoquer en moi des symptômes d'agonie. Deux fois en vingt-quatre heures je viens de passer par des angoisses d'une qualité tout à fait supérieure. D'abord j'ai découvert qu'une petite fille récemment sortie guérie de mon service, avait reçu de moi une inoculation mortelle. J'ai été tellement saisi que peu s'en est fallu... (*Il fait avec un couteau à papier le geste de se brûler la cervelle.*)

MAURICE, *avec indignation.*

Oh bien, non !

ALBERT

Parfaitement !... jusqu'à minuit j'ai mis ordre à mes affaires, et j'étais résolu à en finir avant le jour.

MAURICE

Qu'une petite fille meure d'une de vos expériences, c'est désolant !... Mais enfin qu'un homme tel que vous se... pour une... Non, non, non !...

ALBERT

Savez-vous ce qui m'a sauvé ?

MAURICE

Dame !... L'instinct de la conservation ?.. Vous parlez du néant d'une façon...

ALBERT

Je demandais un jour à un général s'il avait jamais eu peur. « Peur ! Non, pas précisément, m'a-t-il répondu, mais au commencement d'une bataille, j'éprouvais un tel désir de savoir qui serait vainqueur, que j'en devenais presque prudent. Être tué par le dernier coup de canon, alors que l'action serait décidée, m'était égal : jusque-là je voulais vivre !... » C'est une curiosité du même genre qui m'a sauvé. J'ai éprouvé un déchirement inexprimable à partir sans connaître la solution du problème que je poursuis depuis longtemps... Il s'agit, vous le savez, d'une découverte énorme !... Je crois être certain de guérir, avec un même vaccin, non seulement le cancer, mais plusieurs maux dont l'ori-

gine passait jusqu'à présent pour très différente... On n'a pas le courage de se tuer à la veille d'une si belle trouvaille. (*Voyant que Maurice l'examine avec une insistance particulière.*) Qu'avez-vous ?

MAURICE

C'est singulier, depuis un instant, vos yeux ont une expression... Positivement, vous me rappelez quelqu'un... J'y suis !... Une fille nommée Clémence, que nous avons étudiée ensemble.

ALBERT

Celle qui s'imaginait avoir tué son enfant ?

MAURICE

C'est cela !... Un enfant mort du croup et qu'elle adorait... Pendant ses crises, elle rêvait qu'on la menait à l'échafaud. Pour la guérir, — c'est même vous qui en avez eu l'idée, — après l'avoir endormie et lui avoir mis dans la main un couteau de cuisine, nous l'avons conduite près d'un canapé sur lequel était couché un mannequin d'osier habillé comme elle et nous lui avons dit : « Savez-vous qui est cette femme ?... C'est vous ! Il y a en vous deux femmes : la bonne mère qui pleure son enfant et la coquine qui l'a tué et doit être punie du dernier supplice. Vous tenez un couteau, profitez de son sommeil pour la faire périr. Vous vivrez tranquille ensuite... Vous vous rappelez avec quelle furie elle s'est rueé sur son double et l'a lardé de coups de couteau. Je vois encore son regard lorsqu'elle est revenue de poignarder le mannequin...

ALBERT

C'est-à-dire de se tuer elle-même !

MAURICE

Elle avait absolument vos yeux de tout à l'heure !

ALBERT

Ah !... (*Long silence.*) Pour la seconde fois, vous me remplissez d'admiration. On pourrait peut-être vous reprocher de ne pas tirer de vos observations tout le fruit qu'elles comportent, mais, en tant qu'observations, elles sont renversantes ! (*Avec une pointe d'ironie.*) Vous êtes un instrument enregistreur de premier ordre !... Jugez-en ! Mon visage a la même expression que celui de cette fille, n'est-ce pas ? Apprenez donc que je viens de commettre un acte identique au sien : j'ai tué quelqu'un ce matin.

MAURICE

Hein ?

ALBERT

Vous connaissez la difficulté de mes expériences. J'opère sur des paralytiques qui sont toujours emportés avant que le virus n'ait atteint son plein développement. Eh bien, ce matin, j'ai institué une expérience qui promet d'être décisive, en inoculant un homme d'une vigueur exceptionnelle.

MAURICE

Je ne vous crois pas... Toute autre considération à part, dans le débordement d'indignation qui vous entoure, vous n'auriez pas osé !

ALBERT

J'ai osé !... Pas à l'hôpital, bien entendu, chez

moi... Je disais qu'au moment de me faire sauter la cervelle, une curiosité folle d'arriver au bout de mon travail avait seule pu me retenir... J'ai travaillé !... (*Tirant un papier de son portefeuille.*) Voici une note à joindre aux documents que je vous ai remis. (*Il lit à haute voix.*)

« 28 octobre. — Homme de 43 ans, vigoureux, parfaitement sain. Aucune hérédité morbide. A quatre heures du matin, inoculation de dix centigrammes de virus n° 2 à trois centimètres sous le sein droit. A quatre heures cinquante, léger accès de fièvre, avec frisson et nausées... »

MAURICE, *lui arrachant le papier des mains.*

Donnat, vous êtes tout de même un rude gredin !

ALBERT

Mon petit, avant de me condamner, vous oubliez une chose, capitale pourtant.

MAURICE

Laquelle ?

ALBERT

L'homme en question, cet individu vigoureux qui sera mort dans un an, eh bien, il est maître de sa peau... S'il me l'a offerte ?...

MAURICE

Il a consenti ?

ALBERT

Oui.

MAURICE

Il sait à quoi il s'expose ?

ALBERT

Absolument. Il sait qu'avant d'être emporté par une atroce agonie, il se verra tomber en pourriture.

MAURICE

Il est assez intelligent pour se représenter les choses ?

ALBERT

C'est précisément son intelligence qui me l'a livré. Il comprend la grandeur de sa résolution.

MAURICE

Très beau !... Trop beau même !... A votre place, je serais gêné quand il me regarderait en face. La splendide découverte sera votre œuvre à vous seul. Si, dans l'ivresse du triomphe vous songez à raconter l'héroïsme de cet homme, peut-être aura-t-il son nom dans le Larousse de 1920... Mais ce n'est guère probable !... Les obscurs dévouements disparaissent dans le rayonnement du génie.

ALBERT

Mon collaborateur a ses raisons pour quitter ce monde sans désirer de récompense.

MAURICE

Un chagrin ?... Un remords ?...

ALBERT

Pourquoi pas simplement la passion de savoir ?... Au moment où je lui injectais le poison, j'ai surpris chez lui le sentiment qu'exprimait mon vieux général... que j'éprouve moi-même... Il avait peur de

mourir avant de connaître dans toute son ampleur la découverte à laquelle il participe.

MAURICE

En voilà un qu'on peut comparer à vos nénuphars... La tige tendue vers la lumière !... tendue à se rompre !...

ALBERT, *avec des larmes dans la voix.*

Oui... et lorsque sa tige se rompra, s'il ne trouve pas un soleil... si la nature a mis en lui pareil instinct de vérité pour que la vérité suprême ne doive jamais luire à ses yeux, eh bien, c'est une lâcheté de la nature !

MAURICE

La nature est lâche !

ALBERT

Vous croyez ?... Au fait, c'est toujours au plus fort qu'elle donne la victoire.

MAURICE

Maître !... Vous avez des larmes plein les yeux...

ALBERT, *souriant.*

La nature qui fait cela !... Mais l'heure se passe, je suis en retard... Je vous enverrai régulièrement des bulletins à joindre au dossier de cet homme. Adieu ! *(Il s'éloigne rapidement. Maurice, en revenant de le reconduire jusqu'à la porte, se trouve devant Louise.)*

SCÈNE VI

LOUISE, MAURICE

LOUISE, *très exaltée.*

L'homme qu'il a tué, c'est lui-même!

MAURICE

Non, voyons!

LOUISE

Lui!... Ce matin, à quatre heures, au moment de l'inoculation, il était seul!... Et vous avez piétiné sur sa douleur, et vous lui refusiez l'éternité qu'il mendiait avec la mort dans les yeux! Adieu, je vais rejoindre Albert! (*Elle sort.*)

ACTE TROISIÈME

Salon de Louise, comme au premier acte. — A la nuit tombante.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, EUGÉNIE. *Louise entre, dans la même toilette qu'à l'acte précédent. Au moment où elle arrive par une porte, Eugénie, sa femme de chambre, vient par une autre porte. Au fur et à mesure que Louise se débarrasse de son chapeau, de sa pèlerine, de ses gants, Eugénie les reçoit et les range. Puis, comme le jour baisse, elle allume la lampe et ferme les volets. Tous ces mouvements doivent être terminés avant l'arrivée d'Albert.*

LOUISE

Monsieur n'est pas rentré ?

EUGÉNIE

Pas encore.

LOUISE

Il n'est venu personne ?

EUGÉNIE

Non, madame... Dieu merci, nous n'avons pas la police tous les jours !... Hier, je revenais justement de rendre la robe violette à la couturière, et voilà qu'au moment où je sonnais, c'est un agent qui m'ouvre la porte... J'en ai eu un battement de cœur...

LOUISE

Pas de lettres ?...

EUGÉNIE

Je n'ai rien vu... Les journaux sont au salon; madame veut-elle que j'aille les chercher ?

LOUISE

Volontiers... Donnez-moi d'abord ma robe de chambre.

EUGÉNIE

Comment madame s'habillera-t-elle pour dîner ?

LOUISE

Je ne me rhabillerai pas...

EUGÉNIE

Madame fait bien : elle a l'air si fatigué ! (*Elle étale la robe de chambre sur un fauteuil.*)

LOUISE

Ah ! j'oubliais !... Uue jeune fille doit venir demeurer chez nous ce soir... Il faut avertir Baptiste de mettre son couvert... Où la logerons-nous ?

EUGÉNIE

Il y a la chambre derrière la salle à manger...

LOUISE

C'est si petit!... On manque d'air... Pourquoi pas la chambre bleue ?

EUGÉNIE

Ce sera tout un déménagement!... Il y a dedans une montagne de cartons et de vieilleries. (*Albert entre.*)

LOUISE, *à Eugénie, lui faisant signe de sortir.*

C'est bon!... Dans un instant, j'irai voir. (*Eugénie sort.*)

SCÈNE II

LOUISE, ALBERT

LOUISE, *allant à son mari.*

Albert!...

ALBERT *la repoussant doucement.*

C'est bien!

LOUISE, *prise de timidité.*

Tu me repousses?

ALBERT

Le mieux est de ne pas s'occuper de moi.

LOUISE

C'est que... Vois-tu, je voulais te dire... (*Elle fond en larmes.*)

ALBERT

Oh! je t'en supplie! pas de scènes!... Si c'est pour demander quelque chose, accordé d'avance...

Tout ce que tu voudras pourvu que j'aie la paix ! (*Il se jette dans un fauteuil avec accablement.*) Chienne de journée !

LOUISE

Quoi ?... De nouveaux ennuis ?

ALBERT

Bah !...

LOUISE, *amicalement.*

Voyons, raconte... Où es-tu allé ?

ALBERT

A l'Académie.

LOUISE

Tu es sorti vers une heure, et l'Académie n'est qu'à trois heures... Qu'as-tu fait d'abord ?

ALBERT, *impatienté.*

Une visite à Maurice Cormier... Là !... es-tu contente ?

LOUISE

A Maurice Cormier ?... En quel honneur ?

ALBERT

J'allais lui porter un papier et lui poser une question.

LOUISE

Le papier ?...

ALBERT

Une note à joindre au dossier secret ; la plus curieuse de toutes.

LOUISE

Et la question ?...

ALBERT

Une idée qui m'a passé par la tête.

LOUISE

Oui, mais laquelle ?

ALBERT

Je m'aperçois, avec une surprise peut-être naïve, que le développement intellectuel d'un homme influe médiocrement sur sa vie. Un savant imagine de profondes raisons pour expliquer sa conduite, un charretier suit son instinct, et ils font l'un et l'autre à peu près les mêmes choses. Hier, lorsque tu m'as reproché mon crime, je me suis défendu, et bien défendu... je veux dire que mes excuses n'étaient pas de simples prétextes. Il y a certaines cruautés que j'ai le droit d'exercer dans un but supérieur, j'en suis convaincu. Eh bien ! ma raison a beau m'absoudre, j'ai des remords, comme un voleur de grands chemins qui a tordu le cou d'un passant. A quoi bon mesurer la portée de ses actes avec une intelligence de savant, si on doit les déplorer avec une conscience de charretier ?

LOUISE

C'est cela ta question ?

ALBERT

Pas tout à fait... La voici... Pourquoi un savant, qui ne croit ni à Dieu, ni à l'âme immortelle, donnerait-il sa vie pour son prochain ?... Cela se comprend d'un brave imbécile qui compte être récompensé au ciel, ou d'un ignorant qui n'a pas la foi, et auquel les préjugés et l'atavisme imposent, sans

qu'il s'en doute, le joug de la foi. Mais moi, par exemple, qui ai fait de mon existence un rêve studieux sans lendemain, quel motif puis-je avoir d'anéantir ma contemplation pour des êtres bornés, que je méprise ?... Mon devoir évident n'est-il pas de conserver à l'espèce humaine un type d'élite, une lumière, un phare ?... Se sacrifier, soi savant, à un ignorant, c'est voler la société !... (*Avec un rire nerveux.*) Donc, si dans mon cœur je trouve un impérieux besoin de donner ma vie pour quelqu'un, il faut résister. Hein ! n'est-ce pas, c'est clair ?

LOUISE

Qu'a répondu Maurice Cormier ?

ALBERT

Je ne lui ai pas posé la question. Après un bout de causette, je suis parti.

LOUISE

Ah !...

ALBERT

Il est si loin de mes préoccupations !

LOUISE

Tu m'as fait toi-même une belle réponse lorsque tu t'es peint traversant les salles de pestiférés, fier de promener au milieu d'eux ta science comme une divinité bienfaisante devant laquelle les moribonds se relèvent guéris ; respirant à pleins poumons cet air mortel parce que tu es avec ton idole... Si tu tombes écrasé sous les roues de son char, ton fanatisme en sera glorieux.

ALBERT

Tout cela n'est beau qu'en théorie... Ou plutôt, non... Tout cela est vrai... Absolument vrai... Je ne puis pas renoncer à le croire!... C'est la foi de toute mon existence!... Je le répète, il y a contradiction entre ce que je pense et ce que je souffre... On est parqué dans une humanité qui aime et qui pleure, forcé d'aimer et de pleurer avec elle.

LOUISE, *cherchant à l'embrasser.*

Tu es dans un jour où l'on pleure!...

ALBERT, *se dérobant.*

Ne crains rien, je suis de force à tenir le coup...

LOUISE

Laisse-moi partager ta peine... Pourquoi la question que tu n'as pas posée à Maurice, cette idée d'un sacrifice qui s'impose à l'homme supérieur et qui ne s'explique pas, est-elle toujours sur tes lèvres?... Dis-le-moi...

ALBERT

Bah!... Ce ne sont pas des histoires pour les femmes!

LOUISE

Je comprendrais mieux que Maurice... Repose-toi sur mon cœur de femme ignorante, en oubliant un peu ton idole. Elle t'a trahi toute la journée, je le devine. A tes cris de détresse elle répondait par des dissertations pédantes...

ALBERT, *très hautain.*

Je te défends de tourner en ridicule ce que je respecte... Brisons là-dessus.

LOUISE

Ne sois pas fâché !... Si tu savais comme je suis malheureuse de me trouver tout à coup si gauche... moi qui cherche au contraire à te dire...

ALBERT

Dis-le donc !

LOUISE

Albert, tu as parlé de me rendre ma liberté... Je la refuse... je veux être ta femme. (*Elle l'embrasse.*)

ALBERT, *sans se laisser aller à l'attendrissement.*

Merci, Louise !... Mais, avant d'accepter, je dois t'apprendre de mauvaises nouvelles... Le doyen de la Faculté m'a prévenu que les étudiants sont très montés contre moi... Il y aura du tapage à mon cours... On est d'avis qu'au lieu de tenir tête à l'émeute, ce qui est dans mon caractère, mieux vaut m'absenter pendant quelques mois, quitte à revenir lorsque les esprits seront pacifiés... Bref, en termes fort polis, je suis invité à prendre un long congé... Pour des raisons que je ne veux dire à personne, pas même à toi, ce congé sera définitif... Je donne ma démission... de tout... Plus d'école, plus d'hôpital... Tu vois que ta générosité t'entraînerait trop loin... Mon départ est un aveu... J'achève de me perdre dans l'opinion... Je suis un homme fini.

LOUISE

Que vas-tu faire ?

ALBERT

Quitter Paris, chercher une maisonnette bien retirée, et y achever mes jours.

LOUISE

Je te suivrai.

ALBERT

Allons donc !... Toi qui gémissais lorsque je t'emmenais pour quelques semaines à la campagne !... Ce matin encore, tu hésitais à rester avec moi, ici, au milieu des tiens, et tu veux partager un tête-à-tête qui peut durer toujours avec un réprouvé ?

LOUISE

Oui.

ALBERT

Hier, c'était une autre chanson !... Ta conscience t'a donc fait des reproches ?... Ma foi je t'en félicite, car je n'avais pas été très édifié de ton entrain à me jeter par-dessus bord. Ce que j'ai été sur le point de couper court à tes hésitations en te tournant le dos !... Mais une autre solution se présentait... définitive aussi... Va, que tu m'abandonnes ou que tu m'accompagnes, la différence n'est pas grande. Décide selon tes goûts. Tu montres enfin du cœur, on te tient quitte du reste.

LOUISE

Quelle solution as-tu adoptée ?

ALBERT

Tu la connaîtras toujours assez tôt.

LOUISE

Albert, je la connais !

ALBERT, *incrédule.*

Oh ! oh !

LOUISE

J'étais chez Maurice... j'ai tout entendu... j'ai mieux compris que lui.

ALBERT, *froidement.*

Dis nettement ce que tu as compris ?

LOUISE

Tu as répété sur toi-même l'expérience dont va mourir cette pauvre enfant.

ALBERT

Ainsi voilà pourquoi tu restes ! Parce que ce ne sera pas long !

LOUISE

Je t'aime !... Voilà ce qui me ramène à toi !... Mais si ! Albert, il faut le croire !... Ah ! je comprends que tu aies des doutes, et je les mérite ! Pourtant, je te jure, mon cœur est tout à toi. Il t'appartient depuis que tu es mon mari, et tu l'as fait beaucoup souffrir, ce cœur qui n'aurait voulu vivre qu'en toi !... Ce n'est pas de ta faute... Tu étais bon... Tu n'as jamais eu la volonté de me blesser, je le sais bien... et cela était !... Tu as l'air surpris... Tu n'admets pas qu'auprès d'un camarade affectueux et fidèle on souffre !... Réfléchis à ce que nous étions... Tu te plains de mesurer la portée de tes actes avec une intelligence de savant, pour les déplorer ensuite avec une conscience de charretier... Eh bien ! c'est

le charretier seul qui me prenait dans ses bras! Lorsqu'il disparaissait devant l'être supérieur que j'adorais, je n'existais plus, je ne comptais plus!... Tu devrais pourtant te figurer ce que c'est qu'un pareil abandon, toi qui, toute la journée, viens de crier ta détresse à Maurice sans qu'une de tes paroles soit allée à son adresse... Ah! j'en ai jeté, moi aussi, de douloureuses prières dans l'oreille d'un sourd!... Enfin, lassée, j'ai gardé le silence; mais d'apprendre à se taire ne console pas!... Il y avait des moments où je te détestais... d'autres où j'éprouvais des besoins de révolte... Le seul sentiment qui ne cessait jamais de m'enchaîner à toi, c'est le respect... Hier, c'est vrai, j'ai été lâche! Ce sera le remords de toute ma vie! Mais aussi j'avais été si malheureuse à tes côtés, qu'il m'était trop facile de te regarder comme un bourreau. Lorsque je t'ai découvert meurtrier de cette jeune fille, je n'ai plus voulu voir en toi qu'un bourreau! Et alors, oui, j'ai voulu ma liberté, et le premier usage que j'en ai fait, pauvre sotte gonflée de sentiments incompris, a été de courir chez Maurice... Je croyais qu'on va chez les psychologues pour être comprise, comme on va chez les bijoutiers pour être parée!... Mais tout de même, ce que j'allais chercher là-bas, je l'ai trouvé: j'ai été comprise, non par le psychologue, oh! non, mais par moi-même, en découvrant que je t'aime plus que jamais!

ALBERT

Dis-tu vrai?

LOUISE

Mais que faut-il pour te convaincre? Veux-tu ma vie? Veux-tu me traiter comme Antoinette, comme toi-même? Va donc! Crible-moi de piqûres mortelles! Attache-moi toute sanglante sur une table d'agonie comme ces chiens qui râlent dans ton laboratoire. Plus tu me briseras, plus je serai contente... Je donnerais ma dernière goutte de sang pour un regard de toi qui m'admirerait un peu!

ALBERT, *se jetant dans ses bras.*

Louise!... Ah ma chère femme!... Toute une vie passée auprès de toi sans te connaître!... Qu'il faut donc payer cher le peu que nous savons!... Tous les mêmes : Maurice, moi, des gens qui contemplent de haut l'humble humanité, nous ne voyons pas ce qu'un enfant verrait... Notre œil est adapté aux choses lointaines, et ce qui frémit tout proche du cœur, ce qui sanglote à l'oreille, un mur nous en sépare... Pourtant nous ne sommes pas à l'abri du chagrin. Nous avons souvent besoin d'une poitrine contre laquelle pleurer! Car je pleure! Il n'est plus question d'orgueil entre nous, n'est-ce pas? Je puis tout dire! Cette journée est atroce!... Un être s'agite en moi, qui se débat, qui meurt, et je ne le comprends pas! Il m'ordonne le sacrifice, je trouve le sacrifice une chose monstrueuse, et je me tue!... Ma fin est idiote!... Tomber en martyr quand on n'a pas la foi!... Parader devant le néant!... (*Eugénie entre.*)

SCÈNE III

LOUISE, ALBERT, EUGÉNIE

EUGÉNIE

La jeune fille qui doit demeurer ici...

LOUISE, *à Albert.*

C'est Antoinette... J'ai vu sa supérieure dans la journée...

EUGÉNIE

Madame avait promis de venir examiner dans quelle chambre on logera cette demoiselle...

LOUISE

Faites-la entrer, je vous rejoins à l'instant. (*Eugénie sort.*)

SCÈNE IV

LOUISE, ALBERT, ANTOINETTE

LOUISE, *embrassant Antoinette.*

Mon enfant, soyez la bienvenue.

ANTOINETTE, *s'adressant à Louise et à Albert.*

La mère supérieure m'a recommandé de vous remercier encore au nom du couvent...

LOUISE

Mon Dieu, elle m'a déjà remerciée plus qu'il ne

fallait!... Je vais m'occuper de votre logement... Toute ma journée a été tellement prise! A bientôt!... (*Elle sort.*)

SCÈNE V

ALBERT, ANTOINETTE

ANTOINETTE, *allant à Albert.*

Monsieur, je voulais vous dire... Cet après-midi, j'ai été questionnée...

ALBERT

Par qui?

ANTOINETTE

Par la mère supérieure.

ALBERT

A quel sujet?

ANTOINETTE

Au sujet des soins que vous m'avez donnés à l'hôpital.

ALBERT

Eh bien! vous lui avez rendu bon témoignage, j'imagine, puisqu'elle vous laisse entre mes mains?

ANTOINETTE

Soyez tranquille, monsieur le docteur!... Mais, d'après le peu qu'elle m'a dit, j'ai compris...

ALBERT, *avec impatience.*

Allez donc!...

ANTOINETTE

Que l'on vous accuse... Est-ce mal d'en parler?... Je suis si tourmentée !

ALBERT

C'est stupide d'être allé vous faire peur !

ANTOINETTE

Oh ! ce n'est pas pour moi que j'ai peur !... Une fois déjà, la sainte Vierge m'a sauvée... Elle peut me guérir encore !... Y a-t-il danger que l'on vous arrête ?

ALBERT

Des imbéciles ont répandu ce bruit... N'y croyez pas.

ANTOINETTE

Quel bonheur !... Je serais tellement désolée s'il vous arrivait la moindre contrariété !... Les religieuses ont eu bien soin de moi, et, malgré cela, depuis que je suis née, vous êtes la première personne qui ait songé à me faire plaisir... A l'hôpital, vous restiez des dix minutes à bavarder près de mon lit... Et les oranges et les bonbons que vous m'apportiez !... Ce n'est pas que je sois gourmande... Mais un homme comme vous, qui a tant de choses à penser !...

ALBERT

C'est pour me raconter toutes ces balivernes que...

ANTOINETTE

Voilà !... Vous grondez dès qu'on dit que vous êtes bon !... (*Baissant la voix.*) Vous êtes si bon, que vous

avez du chagrin à cause de moi... Je l'ai parfaitement remarqué hier, lorsque je vous ai fait voir cette rougeur... (*Elle porte la main à sa poitrine.*)

ALBERT

Vous avez mal remarqué...

ANTOINETTE

N'essayez pas de me tromper... Un jour... j'étais si faible... comme morte... vous avez dit aux internes : « Pauvre petite Antoinette ! avant la fin de la semaine, elle aura vu les splendeurs de son Paradis !... » Après la visite, vous êtes revenu seul, et vous m'avez fait une piqûre là où j'ai mal maintenant...

ALBERT

Alors, vous...

ANTOINETTE

J'avais ma connaissance, mais je ne bougeais pas... J'ai eu l'idée, tout de suite, que vous tentiez quelque chose de hardi... A présent que la mère supérieure a prononcé le mot, je me rends bien compte de ce que vous avez essayé... Nous avions une sœur qui est morte de cela vers Noël... Il fallait, pendant les derniers jours, beaucoup prendre sur soi pour l'approcher... (*Un silence.*)

ALBERT

Comment appelle-t-on les gens qui font ce que j'ai fait?

ANTOINETTE

Comment?...

ALBERT

Assassins, n'est-ce pas ?...

ANTOINETTE

Je savais bien que vous avez du chagrin !... Il ne faut pas !... Vous m'auriez proposé ce qui est arrivé, j'aurais consenti tout de suite... Me croyez-vous donc trop sotte pour comprendre que mon mal peut amener à guérir une foule de gens ? Je voulais être sœur de charité, et consacrer ma vie aux malades... Eh bien ! je livre ma vie en gros, au lieu de la donner en détail...

ALBERT

Il n'y a pas que les sœurs de charité qui savent mourir proprement !

ANTOINETTE

Les savants aussi !... (*Elle se jette aux genoux d'Albert.*) Quand j'ai appris que l'on vous accusait, je me suis dit aussitôt : « Si on l'empêche de continuer ses expériences, il les achèvera sur lui-même !... » Ne faites pas cela, monsieur le docteur !... Vous m'avez pour vos observations...

ALBERT

Tu t'es dis cela, toi ?... Tu n'as pas pensé : « Il se tuera pour se punir ?... »

ANTOINETTE, *avec effroi.*

Oh !... se suicider !... Enlever du monde quelqu'un comme vous, à cause d'une pauvre fille qui sait à peine lire !

ALBERT

J'en ai eu envie, pourtant !... Si tu me vois encore

vivant, c'est que je me suis accordé quelques jours de répit pour connaître la fin de mes travaux. En somme, une curiosité comme celle-là est pardonnable !

ANTOINETTE

Ah ! monsieur, je crois bien, puisqu'elle sauve des gens !.. Vous parlez comme un criminel : c'est seulement si vous n'achevez pas vos travaux que vous le serez !... Vous êtes fait pour étudier... Vous n'avez malheureusement pas de religion, c'est ce qui vous oblige à tant réfléchir pour être bon... Moi, si je n'étais pas pieuse, qu'est-ce que je vaudrais ?... Vous avez l'air étonné que je sois prête à mourir... Je le suis parce que Jésus-Christ a été crucifié pour le genre humain et que je regarde comme un honneur d'être traitée un peu comme lui...

ALBERT

Ah ! quel bien tu me fais !... Avec toi, je n'ai pas à renier mon idole !... Tu ne me la montres pas ridicule et pédante !... Antoinette, tu ne seras ni timide ni gauche, si je t'annonce la résolution que j'ai prise... Nous pourrons en parler à l'aise, puisque tu viens de l'indiquer de toi-même... Ce matin, je me suis inoculé le mal dont tu mourras... Désormais, je vais vivre double... vivre triple !... Jusqu'à ma convulsion suprême, j'épierai nos deux agonies... Tes yeux brillent !... Ah ! tu es bien de ma race, toi !... C'est une petite fille qui me comprend le mieux !... D'où vient ce quelque chose qui élève le plus humble au-dessus du plus savant ?

ANTOINETTE

Du bon Dieu, monsieur ! (*Louise entre.*)

SCÈNE VI

ALBERT, ANTOINETTE, LOUISE

ALBERT (*montrant Antoinette*).

Elle sait tout !

LOUISE

Elle te pardonne ?

ALBERT

Le mot « pardon » n'a pas même été prononcé. Elle arrive avec une simplicité magnifique au point où ma science n'a pu me conduire qu'au prix d'efforts surhumains : donner généreusement sa vie. Je la trouve souriante au sommet de l'épouvantable calvaire, d'où elle me fait découvrir comme une aube d'espérance. Vois-tu, la plus merveilleuse invention trouvera toujours des contradicteurs, mais que je retire de la rivière, au péril de mes jours, un enfant qui se noie ; riches et pauvres, intellectuels, ignorants, positifs et sentimentaux m'acclameront... Il y a donc une qualité d'actes dont la beauté nous attire tous !... Le voici, l'élan de l'humanité entière vers un soleil unique !... Je le cherchais où il ne fallait pas, dans les cerveaux, et je le trouve dans les cœurs !... C'est le besoin de souffrir pour autrui, qui froisse nos instincts et pourtant nous pos-

sède. Tout à l'heure je suis rentré dans une rage inexprimable contre ce je ne sais quoi d'aveugle qui m'obligeait à mourir, et je répétais avec notre ami Maurice : « La nature accueille ton héroïsme par une lâcheté !... » C'est bientôt dit !... La nature est-elle donc si lâche ? La loi du plus fort régit les corps, soit ; mais les esprits ?... Le plus grand symbole qui ait pu s'imposer à eux, n'est-ce pas un instrument de torture : la croix ? Quelle est donc la puissance assez forte pour que les yeux du monde entier soient fixés sur elle dans un désir d'immolation ?... Toute marée dénonce au delà des nuages un astre vainqueur, l'incessante marée des âmes est-elle seule à palpiter vers un ciel vide ? (*Un silence.*)

LOUISE

Albert, tu crois en Dieu !

ALBERT

Non, je ne crois pas en Dieu ! Pour croire, il me faut l'évidence, et que nous en sommes loin ! O ma raison !... Elle ne conduit pas où je voudrais aller !

LOUISE

Pourvu qu'elle n'entraîne pas au désespoir !

ALBERT

Elle conduit au travail !... je travaillerai jusqu'au bout.

LOUISE

Cela suffit-il pour donner la paix du cœur ?

ALBERT

Je ne crois pas en Dieu, mais je meurs comme si je croyais en lui... Voilà d'ou me vient la paix ! Ma

force, c'est d'être compris par cette petite sainte qui tombe à mes côtés. Je sens qu'entre elle et moi existe une parenté mystérieuse. Sa sécurité fait la mienne ! Mon salut, c'est qu'une pauvre ignorante me prenne par la main pour me guider vers on ne sait quelle splendeur. Tu vois, j'ai pris mon parti de penser comme un illustre et d'agir comme le premier brave homme venu. C'est incohérent, mais viendra-t-il jamais le jour où l'on pourra, en ne suivant que sa pensée, aboutir à toutes les grandeurs morales ? Pour le moment, l'intelligence a sa logique, et l'âme, ce je ne sais quoi qui dépasse ma compréhension, mais qu'Antoinette définirait à l'instant ; l'âme aussi a la sienne, très différente de l'autre. Oui, lorsqu'il s'agit de ne pas crever comme un chien, mais de finir noblement, c'est encore auprès des humbles qui adorent Dieu, et des cœurs ardents qui aiment avec ton héroïsme, que les philosophes ont à chercher des leçons de logique.

LOUISE, *se jetant dans ses bras.*

Comment, tu parles d'apprendre quelque chose de nous !... Albert, je vais donc pouvoir vivre avec toi dans l'union que j'ai toujours rêvée ? Il n'y a plus de barrière entre nous !

ALBERT, *se dégageant.*

Plus de barrière !... (*Montrant sa poitrine à l'endroit de l'inoculation.*) Tu oublies !...

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

